AA 2-23

Ind
TO0E1C9033
IUV.
CORI-25963
coll.
AA2.23
Sog
LANTERNA MAGICA
- ILLUSTRAZIONI
TEATRO D'OMBRE
- illustrazioni

52 pl. 5 par 40 cotton.
remnants.

AP
154

# LE LIVRE

DES

# CENT IMAGES,

OU

## NECDOTES, HISTORIETTES ET CONTES,

ORNÉS DE CENT GRAVURES.

Paris.

# Le Distrait.

## CHAPITRE PREMIER.

On ne veut pas se corriger de ses défauts lorsqu'on est enfant; et puis quand l'âge est venu on se dépite en vain, il n'est plus temps. Cette réflexion servit de texte à l'oncle de Jules et de Sophie pour leur raconter deux mésaventures terribles qu'il avait éprouvées par suite de son étourderie d'écolier dégénérée en une incroyable distraction, faute d'avoir cherché sérieusement à s'en défaire lorsque son seul résultat était de lui faire manquer ses thêmes et ses versions.

Je n'étais pas riche, dit-il à ses neveux, l'âge arrivait, il fallait songer à prendre un état. Ma marraine avait une grande fortune; mais elle ne m'aimait pas, parce que, disait-elle, je ne savais jamais ce que je faisais. Cependant un ami commun l'ayant assurée que j'étais complètement corrigé, la bonne dame promit de me fournir les moyens de m'associer dans une maison de commerce, et m'invita à déjeûner chez elle pour terminer cette petite

. Tout mon avenir dépendait de cette entrevue ; aussi Dieu sait combien de sermons ..e fis à moi-même, sans compter ceux de mon père, de ma mère et de ma sœur. On surveille ma toilette, on me suit de l'œil ; et, grace à tous ces soins, j'arrivai chez ma marraine, mon habit boutonné droit et sans m'être embourbé dans aucun ruisseau.

Le commencement de la visite se passa on ne peut mieux. Je répondais à propos : et, à force de m'observer, j'étais parvenu à me conduire à peu près comme tout le monde ; mais au déjeûner ma marraine m'ayant demandé de lui servir du thé, dans un moment où, en dépit de tous mes soins, ma maudite tête était déménagée, au lieu de verser le liquide bouillant dans la tasse qu'elle me présentait, je le répandis à côté de la table sur un chat et un chien qui nous tenaient compagnie. *Minette*, brûlée, me saute à la jambe ; *Azor*, échaudé, me mord le pied ; et ma marraine, convaincue que dans le commerce que je veux entreprendre, je ne puis manquer de donner de la rhubarbe pour du sucre candi, refusa de me confier des fonds.

## CHAPITRE SECOND.

### LE BATEAU.

Disgracié de ma marraine, je résolus sérieusement de me défaire de mes insupportables distractions ; mais ce qui m'eût été facile à douze ans devenait presque impossible à vingt. Dénué de secours pour faire le commerce, il fallut travailler sans relâche et végéter longtemps ; enfin la fortune s'offrit encore une fois à moi.

Un riche propriétaire de Normandie, possédant plusieurs îles sur la Seine, voulait y fonder des établissemens industriels, et offrait, pour prix de mes soins, de m'abandonner la moitié des bénéfices. Vous êtes encore trop jeunes, mes enfans, pour comprendre à quel point cette affaire était avantageuse pour moi. Un jour, nous étions dans un batelet, mon nouveau patron, l'ami qui m'avait procuré sa connaissance et moi, allant d'une île à l'autre et causant de chose et d'autre. Tout à coup le propriétaire des îles se met à dire : « Ne sont-ce pas là, monsieur, de ces moutons mérinos, que vous dites pouvoir acclimater « dans les îles, que je vois là sur le rivage ? » Mon ami, pour mieux juger de l'espèce

du troupeau, monte sur la proue du batelet; et moi, oubliant sur quel élément nous sommes, je m'élance sur le bord de la frêle embarcation! En vain des cris poussés de toutes parts m'avertissent du danger : ils retentissaient encore que le bateau avait chaviré et que nous étions tous à l'eau.

Heureusement la raison me revint à l'instant : je suis bon nageur; ainsi laissant le marinier se tirer seul d'affaire, je saisis par les cheveux mon patron que la frayeur avait rendu stupide; je dis à mon ami de s'attacher à la basque de mon habit; et, nageant avec des efforts qui faillirent me coûter la vie, je les ramenai tous les deux à terre, où le marinier était déja parvenu. Cette aventure m'ôta beaucoup de la confiance du propriétaire des îles : il me fallut long-temps pour la recouvrer. Mais aussi, dès ce jour, je travaillai sérieusement à vaincre un défaut qui, non-seulement nuisait à ma fortune, mais qui avait failli coûter la vie à trois hommes et à moi-même.

Autruche

Le Grand Aigle

# Le grand Aigle.

Le grand aigle, que l'on appelle aussi aigle royal ou aigle doré, est le plus grand des oiseaux de notre hémisphère; il pèse depuis douze jusqu'à dix-huit livres, et, de même que dans toutes les espèces d'oiseaux de proie, le mâle est plus petit que la femelle. Ils ont le bec fort et crochu, et à la puissance de cette arme, ils joignent encore la vigueur et la dureté du corps, la force des ailes et des jambes, la fierté de l'attitude, la vue perçante et la rapidité du vol.

La mythologie consacre l'aigle au roi des dieux; et, dans les images de Jupiter, il fut représenté portant la foudre entre ses serres : les augures le considéraient comme le messager des dieux. La figure d'un aigle, en or ou en argent, placée au bout d'une pique, servit long-temps d'enseigne aux troupes des Perses, ensuite aux Romains. Aujourd'hui la Prusse, l'Autriche et la Russie l'ont adoptée dans leurs armoiries en signe de domination. Enfin, l'aigle, l'emblême du génie, vit très long-temps : on en cite un qui a vécu cent quatre ans, privé de sa liberté, dans la ménagerie de Vienne.

Les femelles ne font qu'une ponte par an et couvent trente jours. Leur nid, que l'on

nomme *aire*, est construit à peu près comme un plancher solide, de plusieurs pieds de largeur, par de petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts, et traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs et de bruyères. Il est placé entre deux rochers, dont la saillie forme toute la couverture et tout l'ombrage ; quelquefois on en rencontre aussi au sommet de très grands arbres.

L'aire des aigles est un vrai champ de carnage, toujours chargé de débris et de lambeaux sanglans, et même de petits animaux tout entiers, destinés à servir de pâture aux aiglons. Lorsqu'ils ont saisi une proie trop grosse pour être enlevée, ils la tuent sur le lieu, non-seulement à coups de bec, mais encore en la frappant violemment de leurs ailes vigoureuses ; après quoi ils se rassasient de son sang et de sa chair. Dans l'état de captivité, on les voit boire et même se baigner avec plaisir dans l'eau qu'on leur présente ; cependant l'opinion la plus commune est que libres ils ne boivent point, et que le sang de leurs victimes suffit à leur soif.

# L'Orphelin.

Baptiste était orphelin : son père était mort à l'armée, sa mère à l'hôpital. Il ne restait au pauvre enfant qu'un cœur honnête, de bons principes, qu'il tenait de ses parens, et un caniche appelé Fidèle, auquel il avait appris à se tenir sur ses pattes de derrière, dans le temps où, ayant une mère, il pouvait songer à s'amuser.

Baptiste se mit au service d'un bateleur qui faisait danser des chiens, et qui affubla Fidèle d'un uniforme de l'ancien régime, Baptiste d'un chapeau à cornes, et lui donna une grosse caisse pour marquer la mesure. On courut d'abord la campagne, en gagnant assez bien sa vie; mais le maître n'était point économe; de plus il était dur pour son petit compagnon, lui donnait bien peu pour lui et pour son chien. Ils vinrent tous à Paris; là, les profits furent moindres et les dépenses plus grandes; si bien qu'un matin, le maître ayant pris pour lui le dernier morceau de pain, il fallut sortir à jeun.

Fidèle regardait tristement son maître. Le pauvre animal posait à chaque instant les pattes de devant par terre : la force lui manquait pour se tenir droit. La matinée s'avançait, et pas une pièce de monnaie n'était encore tombée dans le chapeau. Baptiste, l'estomac

vide, pensait à son père, à sa bonne mère, et de grosses larmes coulaient sur ses joues pâles et amaigries.

Enfin une dame regarde Baptiste, qui pleurait en silence; elle s'arrête, tire sa bourse, et jette dix sous dans le chapeau; mais croyant remettre sa bourse dans son sac, elle la laisse tomber par terre. Baptiste la ramasse vite, avant que son maître la voie; il court après la dame, et son chien le suit. Ils étaient bien faibles : ils arrivèrent tout essoufflés. La dame fut touchée de la probité de Baptiste : la bourse contenait plusieurs pièces d'or. — Qu'avez-vous, mon enfant ? lui dit-elle. Est-ce que vous relevez de maladie ? — Non, madame. — D'où vient donc êtes-vous si pâle et si défait? Cela n'est pas naturel à votre âge. Baptiste rougit, baissa les yeux, puis balbutia : — « Madame, c'est que Fidèle a faim et moi aussi. »

La dame tenait encore la bourse que l'honnête enfant venait de lui rendre. Des larmes mouillaient ses yeux; et, comme elle était riche autant que bonne, elle fit apprendre à Baptiste à travailler; et l'on pense bien que ni lui ni Fidèle ne connurent plus la misère.

# La Lanterne magique.

Entrez, messieurs, mesdames : voilà la lanterne magique, la pièce curieuse ; entrez, entrez, cela ne coûte que deux sous. Et la foule d'arriver, et chacun de donner deux sous pour avoir la permission d'appliquer son œil à la vitre par laquelle on voyait la merveilleuse lanterne.

Cette prétendue pièce curieuse n'était, après tout, qu'une chose fort ordinaire. On y voyait d'abord un enfant gourmand, qui volait des pommes, et les mangeait en cachette ; ensuite une petite fille menteuse, qui disait qu'un chien en colère lui avait déchiré sa robe, quand c'était elle qui l'avait accrochée dans une porte ; puis c'étaient des paresseux, des espiègles, des jaloux, des méchans, tous s'imaginant que, parce que l'on ne les voyait pas se livrer à leurs vilains défauts, ils échapperaient à la punition.

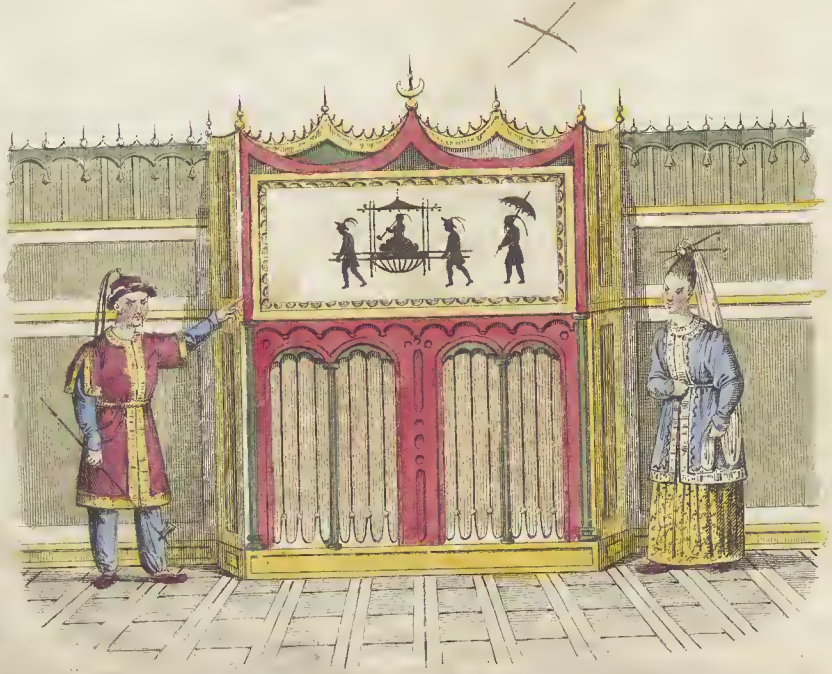
Mais il y avait un magicien qui voyait tout, entendait tout, et faisait sévère justice. — Papa, dit Henri à M. Morin, tous ces vilains enfans que nous venons de voir ne sont pas punis pour de vrai, n'est-ce pas ?

*M. Morin.* Pardonnez-moi, mon cher.

*Henri.* Mais il n'y a pas de magiciens.

*M. Morin.* Non pas avec une robe noire et un bonnet pointu, comme celui qui est dans la lanterne magique ; mais le bon Dieu qui est au ciel, qui voit et juge nos actions et nos pensées les plus secrètes ; non pas seulement quand nous sommes enfans, mais durant toute notre vie... C'est lui qui punit, qui récompense, protège les bons et abandonne les méchans.

C'est en se conformant à ses commandemens, qui défendent de mentir, de voler, d'affliger ses parens, en leur désobéissant; qui ordonnent d'aimer les autres comme soi-même, de ne jamais leur faire ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fit, que nous pouvons espérer un cœur content et autant de bonheur qu'il y en a sur la terre.



# Les Ombres chinoises.

## SECOND TABLEAU.

*Le directeur du théâtre, montrant les ombres chinoises, et frappant avec sa baguette.* Voyez, messieurs, mesdames, les véritables ombres chinoises de Séraphin. Voilà monsieur Polichinelle qui vient de faire mardi-gras. Ah ! sabre de bois ! pistolet de paille ! si madame Polichinelle le rencontrait, il passerait un mauvais quart-d'heure. Qu'en dites-vous, compère ? Vous vous en moquez. Vous voulez danser ? Allons, en avant, madame la Folie, Jeannot, Arlequin et le petit Paillasse.... Amusez-vous.... trémoussez-vous.... Les pas de bourée pour le carnaval : le carême viendra toujours assez tôt..... Brourrrou ! disparaît.

LE PAPA.

Eh ! bien, voilà des figures qui se font reconnaître, et qui n'ont ni couleur, ni épaisseur, puisque ce sont des morceaux de papier découpés. Vous voyez qu'il faut peu de chose pour produire notre ressemblance.

JULIETTE.

C'est vrai, papa. Mais pourquoi l'homme disait-il à Polichinelle d'avoir peur de sa femme ?

LE PAPA.

Sans doute parce qu'elle est méchante.

CHARLES.

Oh ! moi, je n'aurais pas peur d'une méchante femme : je serais le plus fort, et je la battrais.

LE PAPA.

Fi ! fi ! Battre sa femme !

CHARLES.

Mais, papa.....

LE PAPA.

Si vous tirez de semblables conséquences de ce que vous voyez, je ne vous mènerai plus aux ombres chinoises. Mais, regardez; voilà un nouveau tableau.

# Les Ombres chinoises.

## TROISIÈME TABLEAU.

LE DIRECTEUR.

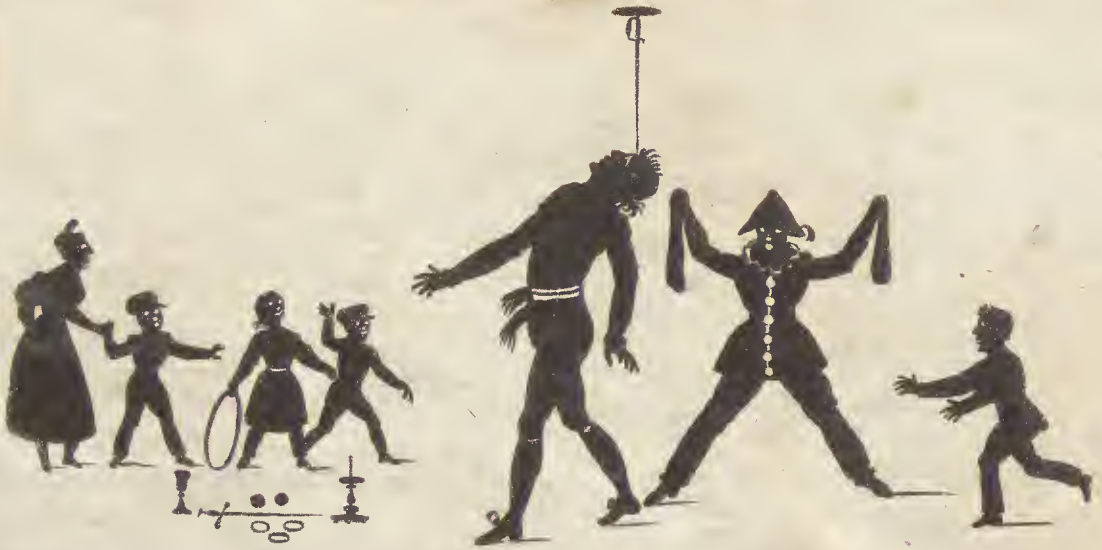
Messieurs, mesdames, nous avons l'honneur de vous présenter le fameux monsieur Mayeux, garde national, apprenant le maniement des armes. *Credié !* dit-il à son instituteur, convenez que j'aurais fait un fameux grenadier, s'ils ne m'avaient pas chicané sur la taille. — Puis voilà les gamins qui viennent le montrer au doigt, et lui chanter la chanson des bossus.... et voir monsieur Mayeux qui court après eux.... Credié !... Ah ! s'il les attrape ! Brourrrou ! disparaît.

JULIETTE.

Mon papa, pourquoi se moque-t-on ainsi de ce monsieur Mayeux, qui est bossu, puisque vous nous défendez de rire, lorsque monsieur Blanchard vient à la maison ? Il est bien aussi drôle que monsieur Mayeux, monsieur Blanchard.

## LE PAPA.

D'abord monsieur Mayeux n'existe pas ; par conséquent, toutes les plates facéties dont il est l'objet ne sauraient lui faire de la peine ; tandis que vos ricanemens impertinens offenseraient monsieur Blanchard, qui dirait avec raison que mes enfans sont mal élevés, et qu'ils ressemblent, pour les manières, aux petits polissons des rues. Ensuite remarquez bien que ce ne n'est pas de la bosse de monsieur Mayeux que l'on se moque ; mais de sa prétention d'être un beau grenadier.



# Les Ombres chinoises.

## QUATRIÈME TABLEAU.

LE DIRECTEUR, *frappant le tableau.*

Attention, messieurs, mesdames; c'est monsieur Pierrot qui va faire la première souplesse du corps en avant.... C'est ça.... Puis en arrière.... Bon. A présent, une main..... puis l'autre.... très bien. On voit, mon ami Pierrot, que toucher la terre avec les mains n'est pas si difficile que de prendre la lune avec les dents.... Attention, messieurs, mesdames; voilà le grand équilibriste..... Il pose sur son front la pointe d'une épée, puis sur le pommeau de l'épée un plat, sur le plat un verre, dans le verre de l'eau. Vous croyez peut-être que l'épée va lui entrer dans le front? que l'eau va tomber? que la vaisselle va être cassée? Eh! bien, pas du tout. L'équilibriste vous dansera plutôt une petite valse avant d'avoir l'honneur de vous saluer.... Disparaît.

JULIETTE.

Papa? Bon! il dort.

CHARLES.

Ne l'éveille pas. Dis donc, ma sœur, quand nous serons à la maison, nous jouerons à l'équilibriste.

JULIETTE.

Oui ; mais nous n'avons pas d'épée pour faire tenir en l'air.

CHARLES.

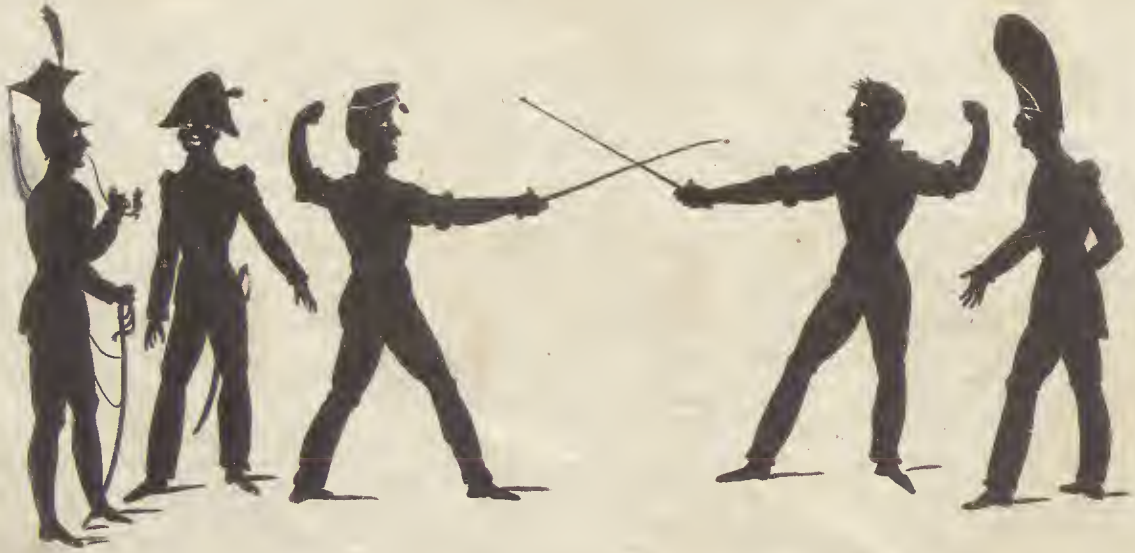
Nous prendrons un bâton.

JULIETTE.

Et si nous cassons les glaces ?

CHARLES.

Bah ! les glaces ! Nous irons dans ta chambre, où il n'y en a qu'une.



# Les Ombres chinoises.

## CINQUIÈME TABLEAU.

LE DIRECTEUR.

Messieurs, mesdames, voilà, pour le bouquet, la *Rose* qui donne une leçon d'escrime à la Tulipe.... En garde, camarade..... la révérence d'abord..... très bien..... Le corps droit.... la pointe de l'épée vis-à-vis de l'épaule.... la main gauche à la hauteur de l'œil.... la tête haute.... le regard assuré.... En avant, une, deux.... Recule, bien.... Avance, une, deux, touché ! C'est cela.... Remets-toi.... pare-moi cette botte.... et celle-ci..... en tierce, en quarte. Bon.... Un saut en arrière.... en garde donc ! en garde !

CHARLES, *battant des mains.*

Oui, en garde ! défends-toi, la Tulipe..... à toi, la Rose..... vite, vite. Comme leurs épées se croisent ! Quel dommage qu'on ne les entende ferrailler ! Mais, aussi, ce ne sont que des ombres chinoises. Ah ! quand verrai-je donc un vrai combat ! Eh ! bien, ils disparaissent. Et qu'est-ce qui a gagné ?

JULIETTE.

Mon papa, le spectacle est donc fini ?

LE PAPA, *s'éveillant.*

Oui, tout-à-fait. Allons-nous-en.

CHARLES.

Oh ! que c'est amusant ! Nous y reviendrons ; n'est-ce pas, papa ?

LE PAPA.

Nous verrons. Si vous ne jouez pas à l'équilibriste.

JULIETTE.

Oh ! papa, vous faisiez semblant de dormir. Ainsi vous ne vous ennuyez pas aux ombres chinoises, et vous ne refusez pas d'y revenir.

LE PAPA.

Belle conclusion, mademoiselle la babillarde ; je vous dis, moi, qu'il faut être sage pour mériter des récompenses.

# Le Bouquet de Fête.

Rien n'est plus joli que les fleurs, et les femmes excellent à les imiter. Un jour de sa fête, madame Derville trouva une table dans son jardin, un beau vase, que l'on aurait pu croire sorti de la manufacture de Sèvres, et rempli de fleurs en plumes, en chenille et même en pains à cacheter. Sa fille aînée, qui était en province avec sa bonne maman, avait peint sur la porcelaine des roses qui semblaient naturelles tant elles étaient fraîches et jolies. C'était Isaure, la seconde, qui avait rassemblé des plumes d'oiseaux d'Europe et même des deux Amériques pour en faire des tulipes et des cactus qui éblouissaient les yeux.

Mélanie avait tourné de la chenille en lys, en pensées, en oreilles d'ours; car il n'y a que les fleurs mates ou veloutées qui s'imitent bien ainsi; enfin la petite Céliane venait de mettre dans le vase trois camélia, un blanc, un rouge, un panaché, qu'elle venait de finir. Il ne faut pas croire que Céliane était paresseuse ou qu'elle n'avait pas bien travaillé; mais c'est qu'elle était encore tout enfant, et que sa maman ne la perdait guère de vue, et qu'il fallait faire le bouquet à son insu.

Madame Derville remercia ses filles les larmes aux yeux ; puis, entre tous ces jolis bouquets, elle choisit un des camélia pour mettre devant elle.

« Mes chères amies, dit-elle à ses filles, vos jolis ouvrages me font un égal plaisir, et si je parais préférer celui de Céliane, c'est qu'elle est enfant, et qu'à cet âge, ce n'est qu'à force de tendresse pour sa mère qu'une petite fille peut devenir adroite, patiente et laborieuse. »

La Grue

De tous les oiseaux qui peuvent voler dans les airs, la grue est le plus grand; et, ainsi que tous les grands oiseaux, elle a de la peine à s'élever : pour y parvenir, elle est forcée de courir quelques pas, rasant la terre jusqu'au moment où son aile puissante, totalement déployée, lui permette de gagner le haut des airs. De tous les oiseaux voyageurs, la grue est celui qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies.

Les grues voyagent en troupe, plus souvent la nuit que le jour. Elles s'élèvent très haut, et, pour fendre l'air avec plus de facilité, elles forment un triangle; mais s'il s'agit de résister à un vent trop fort, elles se resserrent en rond. C'est aussi de cette manière qu'elles se mettent en défense quand elles sont attaquées par les aigles. Le cri des grues indique seul leur passage; ce cri s'entend fréquemment, parce que le chef le jette pour avertir de la route qu'il suit, et qu'il est répété par les autres comme pour lui faire connaître qu'elles le suivent. Le vol des grues, comme celui des hirondelles, est interprété comme présage du temps : si le matin le vol est élevé et la troupe paisible, il indique un beau jour; s'il est bas, et qu'elles s'abattent à terre, c'est un présage d'orage.

Si ces oiseaux ont dans les airs un chef pour les conduire, à terre ils ont une garde qui veille à la sûreté de la troupe. Tandis que toutes dorment, la tête cachée sous l'aile, la sentinelle, la tête haute, l'œil aux aguets, les réveille par un cri, si quelque chose la frappe. Les grues placent leur nid dans les marais au milieu des roseaux; elles le forment avec des herbes et des joncs nattés ensemble, et l'élèvent à leur hauteur, de manière qu'en se tenant debout pour couver, leur corps pose sur les œufs.

On prend les grues au lacet, ou on les chasse au vol par le moyen du faucon. Cette chasse est un amusement que les rois de Perse et du Japon se sont réservé en dépit du respect que leurs peuples ont pour ces oiseaux. On est parvenu à apprivoiser des grues, et même à leur donner une sorte d'éducation : en tirant parti de l'instinct qui les porte à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une sorte de gravité, on peut leur montrer plusieurs espèces de danses et des postures très comiques.

# La Girafe.

La girafe est un animal unique dans son espèce, et que l'on ne rencontre que dans l'Afrique méridionale. Sa tête est semblable à celle du cerf, si ce n'est qu'au lieu de porter un bois solide et qui tombe chaque année, elle a deux espèces de cornes revêtues de peau, qui ne se renouvellent point. Son corps a de la forme de celui du chameau; son cou est très long, et la girafe peut atteindre avec sa tête à une hauteur de dix-sept à dix-huit pieds. Ses jambes de derrière sont beaucoup plus courtes que celles de devant; en sorte que, quand elle est assise sur sa croupe, il semble qu'elle soit entièrement debout.

On a aussi donné à la girafe le nom de *chameau léopard*, parce que à la ressemblance de sa forme avec le chameau, elle joint une robe parsemée de taches fauves ou d'un brun plus ou moins foncé, comme celle du léopard. Quoique d'un caractère paisible et même tranquille, la girafe peut se défendre avec avantage contre le lion; à force de ruades, elle parvient à le lasser, le décourager et l'écarter. Son arrière-train est si léger, ses ruades sont si vives que l'œil ne peut les suivre. La démarche de cet animal n'est point aussi lente qu'on l'a dit: il a un trot fort vite, et un bon cheval le joint difficilement à la course. Depuis l'ar-

rivée en France de la girafe que l'on nourrit au Jardin des Plantes, on a pu rectifier plusieurs erreurs sur cet animal; on a pu juger que lorsqu'il marche son allure n'est ni gauche, ni désagréable ; mais que quand il trotte, cette allure devient ridicule, que l'on croirait qu'il boîte, en voyant sa tête placée à l'extrémité de son long cou se balancer d'avant en arrière à chaque pas qu'il fait. On a pu voir aussi que, pour brouter sans peine, il n'est pas obligé de s'agenouiller, ni d'écarter les pieds, ainsi qu'on l'avait dit. Dans les climats qu'habite la girafe, le fourrage manquant souvent, sa nourriture se compose de feuilles d'arbrisseaux.

La chair de la girafe est assez bonne à manger, surtout celle des jeunes; leurs os sont remplis d'une moelle que les Hottentots trouvent exquise; aussi vont-ils à la chasse des girafes, qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées; et ils se servent aussi de leur cuir, qui est épais d'un demi-pouce, pour faire des vases où ils conservent de l'eau.

# Anselme, ou le Taureau furieux et le Fanfaron.

Anselme était un jockei imprudent et fanfaron comme le sont tous les ignorans. Parce qu'il savait se tenir sur un cheval, il se riait des conseils qu'on pouvait lui donner; il méprisait surtout les paysans, naguère ses camarades. Un jour, André, son cousin, qui gardait les troupeaux du comte de L..., lui dit : Anselme, tu as tort de traverser la prairie, quand tu reviens au château : ta livrée rouge et ton cheval que tu fais galoper pourraient bien *chiffonner* le taureau; alors tu passerais un mauvais quart-d'heure. — Bah ! *Pompée* a de bonnes jambes, et, monté sur lui, je ne crains pas tes lourdes bêtes. — Ne t'y fies pas : si une fois le taureau était excité, tu ne te sauverais pas aussi facilement que tu crois. — Mais voyez donc ce poltron de paysan qui veut que j'aie peur aussi. Et Anselme s'éloigna au grand galop.

Le lendemain, le jockei revint dans la prairie. Il était piqué au jeu, et, pour mieux faire parade de son courage, il passe et repasse devant le troupeau. Une génisse a peur, et présente les cornes au cheval. Anselme lui alonge un coup de fouet. A cette agression, le troupeau entier mugit avec fureur; mais cette fois, c'est le taureau qui entre en lice. Anselme

veut fuir. Le terrible animal le poursuit en baissant son front, et faisant voler la poussière avec ses pieds. Le bon André veut se jeter au-devant de lui pour l'arrêter ; mais un vieux pâtre le retint : c'eût été courir à une mort certaine, sans sauver l'imprudent Anselme. Le cheval, qui sentait aussi son danger, se défendait par des ruades qui ne faisaient qu'irriter le taureau.

Le jockei, aussi mort que vif, ne tenait plus les rênes. Pompée, poussé par la terreur, fuyait vers la rivière, et l'on pouvait prévoir qu'il n'hésiterait pas à s'y précipiter. C'en était donc fait du pauvre Anselme, qui recommandait son ame à Dieu, et se repentait bien fort de son imprudence. Dans ce moment, le comte, qui chassait dans les environs, arrive sur une éminence, d'où il peut voir le danger de son jockei. Il couche en joue le taureau furieux, qu'il atteint dans le poitrail. L'animal blessé se tourne vers ce nouvel ennemi ; mais une seconde balle le renverse mort. Délivré de ce péril, Pompée se calme : on parvient à l'arrêter. Anselme repentant connaît toute l'étendue de sa faute. Son maître est là qui le regarde d'un air bien mécontent. Il veut lui demander pardon ; mais le comte lui dit : « Votre fanfaronnade a failli vous coûter la vie, et à moi un très beau cheval ; pour vous « sauver, il m'a fallu sacrifier un taureau que j'avais fait venir de Suisse, à grands frais. « Allez, vous n'êtes plus à mon service. »

# Laurette, ou la petite Coquette.

Laurette, qui ne voulait plus être enfant, n'avait que neuf ans. Elle prenait des airs de *dame*, et ne consentait jamais à être la petite fille, quand elle jouait avec ses sœurs. Ce qu'elle enviait surtout, c'était les parures de sa maman; mais que de temps encore avant d'en avoir de pareilles ! Un jour que Laurette et Clémence se trouvaient seules dans le cabinet de toilette de leur maman, elles se dirent : jouons à la madame. — Je serai la dame, dit bien vite Laurette. — Et moi, la femme de chambre. Et la toilette de commencer. D'abord on ne fait que retrousser les cheveux de la dame ; puis elle voit une écharpe sur une chaise, et cède à l'envie de s'en draper. Elle se mire, prend des airs, donne vingt ordres à sa femme de chambre ; enfin elle lui dit : donnez-moi mon chapeau. — Vraiment, madame ! Mais où veux-tu que je le prenne ? — Dans le carton, sur cette planche. — Tu n'y penses pas : le beau chapeau de maman ! — Oh ! je t'en prie, Clémence, que je me voie une fois avec un chapeau à plumes ! Nous le remettrons après. Clémence céda ; et la petite coquette de s'admirer, en s'écriant : « Ah ! s'il y avait encore des fées, et qu'une d'elles me fît devenir tout de suite bonne à marier et à avoir de belles toilettes, je ferais tout ce qu'elle voudrait. »

La maman entra alors, tenant à la main le cahier d'étude de Laurette, au bas duquel l'institutrice avait écrit *paresseuse*, *dissipée*, *partant fort ignorante*. Et elle, en écoutant la conversation de ses filles, avait ajouté : *de plus fort coquette*. Prenant la petite fille d'une main, et tenant toujours le cahier de l'autre, elle entra dans son salon, où plusieurs de ses amis étaient rassemblés.

« Messieurs, leur dit-elle, voici une petite fille qui est toute prête à avoir recours à la féerie, pour être dès aujourd'hui bonne à marier. Lequel d'entre vous la veut pour femme ou pour belle-fille ? » Tous dirent, en riant : C'est moi. « Oui; mais voici le cahier des charges. » Et elle montra le fatal papier. *Paresseuse !* dit l'un ; elle tiendrait mal ma maison : je n'en veux pas. *Dissipée !* qu'en ferais-je ? Cherchez, madame, un autre gendre. *Ignorante !* rien de plus ennuyeux. Et coquette, encore ! s'écrièrent-ils tous à la fois : personne ne voudra s'en charger.

« Tu le vois, Laurette, dit la maman, laisse en repos ta fée et mes chapeaux ; songe plutôt à être sage et à bien apprendre : c'est ce qui convient le mieux à une petite fille de neuf ans. » En achevant ces mots, la maman quitta la main de la petite coquette, qui s'enfuit en pleurant.

LE BISON

# Le Bison.

Le bison habite l'Amérique septentrionale, où des troupeaux considérables de ces animaux errent en liberté sur les bords de l'Ohio et du Mississipi. Leur nombre y était si considérable autrefois, qu'on les rencontrait par bandes de cent et de deux cents; que souvent les chasseurs les tuaient pour en tirer seulement la langue et la bosse, qui sont un manger fort délicat, et abandonnaient le reste du corps aux bêtes carnassières. Depuis quelque temps les bisons se sont retirés dans les contrées de l'Amérique encore désertes, jusqu'à ce que les hommes viennent encore les en chasser, et peu à peu les détruire entièrement.

Ces animaux vivent en société : ils sont dociles, alertes, d'une force surprenante, infiniment supérieure à celle du bœuf. L'agriculture s'enrichirait de l'acquisition de cette espèce; car leur chair est d'un bon goût, leur laine s'emploie à différens usages. Leur cuir est épais et fort, et leurs cornes solides et noires comme du jais, susceptibles de prendre le plus beau poli, sont propres à faire toutes sortes d'ouvrages de tablétterie.

Les bisons se nourrissent d'herbes, de roseaux, de pois sauvages; ils aiment beaucoup le sel. Si l'on tue une femelle ayant un petit, et que le chasseur en attache un lambeau

après son cheval, l'enfant suivra ce reste de sa mère sans jamais s'en écarter. On a vu un chasseur arriver à la ville de Cincinnati, suivi comme cela de trois jeunes bisons.

En 1793, on voyait à Vienne un bison privé, qui servait pour les combats d'animaux. Il entrait dans l'arêne avec dignité, mais d'un air calme. On lâchait après lui environ huit à dix chiens; il ne bougeait point de sa place, baissait seulement son muffle vers la terre, puis, avec ses cornes, se débarrassait facilement de tous ses adversaires, abattant d'un coup de pied ceux qui venaient l'attaquer par derrière. On l'avait pris très jeune; son naturel n'avait jamais paru féroce, il était tout-à-fait apprivoisé.

LE LION.

Une figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible, sont les caractères distinctifs de l'extérieur du lion. Pris très jeune, élevé parmi les animaux domestiques, il s'accoutume aisément à vivre, et même à jouer innocemment avec eux. Il est doux, quelquefois caressant pour ses maîtres, surtout lorsqu'il est très jeune, et si sa férocité naturelle reparaît, jamais il ne la tourne contre ceux qui lui ont fait du bien. Cependant, comme ses mouvemens sont impétueux et ses appétits véhémens, on ne doit pas lui faire souffrir de la faim, ni le contrarier en le tourmentant hors de propos; car s'il est susceptible de reconnaissance, il s'irrite et garde le souvenir des mauvais traitemens.

Le lion n'est pas féroce; jamais il ne détruit que pour se nourrir. Une fois repu, il est en pleine paix avec tous les animaux. Sa couleur est toujours fauve en dessus, et blanchâtre sur les côtés et sous le ventre. C'est à l'âge de trois ou quatre ans que les mâles commencent à avoir de la crinière; cette crinière est composée de longs poils qui couvrent toutes les parties antérieures du corps, et qui deviennent toujours plus longs à mesure que l'animal avance en âge. La lionne n'a jamais de crinière.

En 1802, on a vu à Paris des petits lionceaux nés dans l'intérieur de la ménagerie du Jardin des Plantes ; à neuf ou dix mois ils étaient déja de la grandeur d'un fort chien de basse-cour, et commençaient à devenir méchans. Un jour que le gardien voulait en faire marcher un par force dans les jardins, ce lionceau se jeta avec colère sur son bras et déchira son habit. Ces trois lions sont morts jeunes, et depuis eux on n'en a pas obtenu d'autres.

En liberté, les lions sortent plus souvent de leurs tanières la nuit que le jour; leurs yeux, comme ceux des chats, redoutent l'éclat des rayons du soleil ; mais en captivité il dort la nuit, et le matin le mâle de la ménagerie commence à rugir dès le point du jour. Toutes les femelles l'imitent, et leurs rugissemens durent plus de dix minutes ; puis ils recommencent ce singulier concert après leur repas.

Les lions de la ménagerie ne mangent qu'une fois en vingt-quatre heures ; on leur donne à chacun huit ou dix livres de viande et deux pintes d'eau.

# La Broderie en perles.

On avait donné à trois petites filles une boîte pour chacune, remplie de ces perles qui servent à broder, avec une collection de modèles. Hélène dit : « Je vais tâcher de broder une bourse pour mon oncle. » Louise : « Moi, je ferai des ronds de serviettes pour toute la famille. Il en faut douze. Qu'est-ce que je dis, douze ! c'est treize, quatorze. J'oubliais mes deux cousins. Ils sont militaires ; mais ils viennent à la campagne. » Hélène sourit ; car Louise n'était pas habile. Elle parlait beaucoup ; mais pour travailler, c'était autre chose.

Marie, la troisième, se montra encore plus ambitieuse. Elle choisit, entre tous ses modèles, un paysage avec un arbre, un moulin, trois canards ; et elle regrettait qu'il n'y eût pas un *bonhomme* pêchant à la ligne sur la pièce d'eau. Et pourtant jamais Marie n'avait brodé. « Avant de commencer ton grand ouvrage, lui dit Hélène, viens, que je te montre comment tu dois t'y prendre pour ces boutons de rose que voici. Tiens : je compte les fils de mon canevas et les petits traits de mon patron, une, deux, trois perles rouges, bien assorties à la nuance indiquée sur le modèle ; à présent, encore sept, et puis six rose-

tendre et trois jaunes; voilà mon bouton de rose. Il y faut encore le calice, la queue et les feuilles, et pour cela, je cherche trois verts..... »

« Ah! je comprends, s'écrie Marie : il faudrait être bien *bête* pour ne pas faire cela. Allons, je commence par mon arbre. » Et pour mieux trouver les perles qu'il lui fallait, elle renverse sur ses genoux tout le conteuu de la boîte; et la voilà perdue, cherchant une nuance dans une multitude de petites perles de toutes couleurs.

Un instant après, un papillon entre dans la chambre; Marie se lève pour le poursuivre, les perles roulent à terre, entrent dans les fentes du parquet, sont écrasées sous les pieds des personnes même qui veulent les ramasser. Adieu le moulin, l'arbre et les canards; dès le premier jour, il fallut y renoncer.

Louise fit durer le plaisir plus long-temps. On la vit pendant neuf mois son canevas à la main et sa boîte sous son bras; mais quand vinrent les vacances, il n'y avait pas un seul de ses quatorze ronds de serviettes qui fût terminé. La seule Hélène avait fini sa bourse et deux autres encore avec.

C Heath Sculp.

## SCÈNE DEUXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, LA MAMAN, PUIS ANATOLE, GUSTAVE ET JACQUES.

*La maman.* Je suis bien aise de vous trouver prêtes toutes les trois et gentilles à croquer. En vérité, Mathilde, vous êtes éblouissante. Approche, mon Adrienne, que je pose ces épingles en or dans ta coiffure; cela relèvera un peu ton costume de paysanne. Et toi, Clémence, ce long voile ne t'écrase-t-il pas?

*Clémence.* Non, maman.

*Adrienne.* Comme vous avez été long-temps chez ces messieurs, maman.

*La maman.* Que veux-tu, mon enfant, on n'en finit pas avec les garçons. Gustave-Ali-Pacha et Anatole-Turenne ont déchiré l'un son turban, l'autre sa fraise, en voulant se combattre, et notre héros grec, ayant appris qu'on ne le parait si bien que pour le conduire dans un salon, s'est fourré sous le lit, d'où nous avons eu toutes les peines du monde à le retirer. Mais les voici. *(A Mathilde, en lui montrant Gustave.)* Mademoiselle Mathilde, regardez le sultan, qui se dispose à vous donner la main; n'est-il pas superbe?

*Mathilde, d'un air dédaigneux.* C'est toujours M. Gustave, pas davantage.

*Gustave.* Pour vous servir, et prêt à vous faire sauter, comme l'autre jour, *à la galoppe.*

*Adrienne.* Oh ! c'est que, voyez-vous, M. Gustave, Mathilde est furieusement fière aujourd'hui qu'elle a de l'or *partout* ses habits.

*Gustave.* N'en ai-je pas aussi sur les miens ?

*Mathilde.* Avec cette différence que mes beaux habits sont à moi, et qu'ils sont ceux de ma condition.

*La maman.* Ce que vous dites là, Mathilde, n'est pas poli. Mais point de débat, M. Gustave conduira une de mes filles, et si vous préférez Jacques pour cavalier, j'y consens. Eh ! bien, qu'est-ce, M. le baron ? vous vous cachez derrière mon fils.

*Anatole.* Maman, il me dit tout bas qu'il ne veut pas d'elle, qu'il la trouve trop vilaine avec ses fanfreluches.

*La maman.* A toi donc, Anatole ; mais ne sois donc pas aussi grossier. On ne dit pas *elle* en parlant d'une demoiselle, ni qu'elle porte des fanfreluches.

Le Cigne

# Le Cygne.

Le cygne, dont l'éclatante blancheur a passé en proverbe, est gris en naissant, et son bec a la couleur du plomb. Tous les enfans ont vu avec quelle noblesse et quelle majesté les cygnes se promènent sur les bassins des Tuileries, et viennent prendre les morceaux de pain ou de gâteau qu'on leur jette : eh bien ! ce beau plumage couvre une chair dure, noire, insipide, et point du tout bonne à manger.

Les cygnes domestiques étaient autrefois bien plus communs en France qu'ils ne le sont aujourd'hui. Avant qu'on ne les détruisît, la Seine en était couverte; et c'est de là que cette petite île, non loin des Tuileries, a pris le nom de l'*île des Cygnes*. On conserve encore en Allemagne l'ancien usage d'élever des cygnes; nulle part on n'en voit davantage qu'aux environs de Postdam, de Spandaw et de Berlin, sur la Sprée et sur le Navel.

L'éducation des cygnes ne tient pas seulement à l'agrément, l'économie domestique y trouve aussi de l'utilité; car on peut les élever dans les basses-cours avec les autres volailles, pourvu qu'il y ait un bassin où le cygne puisse nager et se laver; car nul animal ne pousse aussi loin le soin de la propreté. On le voit sans cesse arranger ses plumes, les lustrer, et prendre de l'eau dans son bec pour la répandre sur son dos.

Quelque part que l'on élève les cygnes, il est nécessaire de leur ménager un asile où ils puissent se retirer. Outre la nourriture qu'ils trouvent dans les eaux, il faut leur jeter du grain, des herbes hachées, et même des restes de cuisine. L'avoine est pour eux un régal.

Deux fois l'année, on plume les cygnes comme les oies, et ils fournissent un duvet infiniment plus moelleux. De leurs peaux on fait des manchons et des palatines aussi chaudes que légères. Les plumes des ailes sont préférables, pour écrire et pour faire des tuyaux de pinceaux, à celles d'oies.

L'ELAN.

# L'Élan.

L'élan est plus grand, plus gros que le cerf, auquel il ressemble beaucoup ; il atteint ordinairement la taille du cheval. Son bois, qui pèse quelquefois jusqu'à quarante livres, et a souvent près de cinq pieds de largeur, diffère essentiellement de celui du cerf.

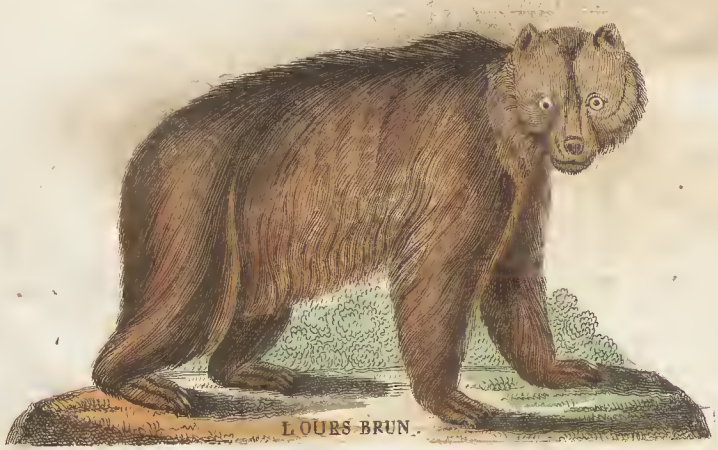
Cet animal a le cuir si dur, que la balle du mousquet peut à peine le pénétrer. Il a les jambes fermes, avec tant de mouvement et de force, surtout dans celles de devant, que d'un seul coup il peut tuer un homme.

Les élans habitent les terres basses et humides de la Norwège, de la Suède, de la Pologne, de la Russie jusqu'au nord de la Chine. Ils se nourrissent d'herbe et des tendres bourgeons des arbres ; se mettent en troupe comme les cerfs. Leur marche est une espèce de trot, si prompt et si aisé, qu'ils font dans le même espace de temps autant de chemin que les cerfs en font à la course, et sans se fatiguer ; car ils peuvent trotter ainsi pendant un jour ou deux sans s'arrêter. Une singularité qui est commune au *renne* et à l'élan, c'est que lorsque ces animaux courent, ou seulement précipitent leurs pas, les cornes de leurs pieds produisent un craquement si fort, que les loups, avertis par ce bruit, se précipitent au-devant de la

bête, la saisissent, et en viennent à bout, s'ils sont en grand nombre ; car l'élan se défend d'un seul loup, non pas avec son bois, dont le poids est embarrassant, mais avec ses pieds de devant.

L'élan d'Amérique, que l'on nomme *orignal*, a un ennemi encore plus redoutable, c'est le *glouton*. Cet animal grimpe sur un arbre pour guetter l'élan. Dès qu'il le voit à sa portée, il s'élance sur son dos, où il se cramponne en y enfonçant ses ongles ; de là, il lui entame la tête et le cou avec ses dents, ne l'abandonnant pas qu'il ne l'ait égorgé. En vain l'élan se couche par terre, se frotte contre les arbres ; rien ne fait lâcher prise au *glouton*, dont les chasseurs trouvent quelquefois des morceaux de peau larges comme la main, accrochés aux arbres contre lesquels l'élan s'est frotté.

Mary Grum



L'OURS BRUN.

# L'Ours brun.

La taille des ours varie comme la teinte de leur poil long, ferme et hérissé, qui les fait paraître informes et laids. Les lieux les plus solitaires, les forêts les plus sombres, les montagnes les plus escarpées, sont sa demeure habituelle ; il se retire dans les cavernes des rochers ou dans le creux des grands arbres. Là, il vit seul comme *un ours ;* n'en sort point pendant l'hiver, bien qu'il n'y ait point amassé de provision. L'ours n'est point engourdi pendant ce long repos ; mais il se donne peu de mouvement, passe son temps à dormir ou à se lécher continuellement les pattes, surtout la plante de ses pieds de devant. L'énorme quantité de graisse qu'il amasse en automne lui permet de supporter cette longue abstinence ; mais lorsqu'il sort après le dégel il est d'une effroyable maigreur.

La manière dont les ours se battent se rapproche de celle des hommes. Ils se lèvent avec beaucoup d'agilité sur leurs pieds de derrière, luttent avec ceux de devant, frappent des poings, cherchent à entourer, à serrer leur adversaire afin de l'étouffer, et ne font presque jamais usage des dents. Rarement dangereux pour l'homme qui ne les attaque pas, ils s'irritent de la provocation, et deviennent furieux s'ils se sentent blessés. Les fruits sauvages,

les racines composent la nourriture ordinaire des ours. Ils font de grands dégâts dans les forêts de châtaigniers, dont ils aiment passionnément les fruits. Ils aiment le miel, et en le mangeant avidement, ils avalent aussi les abeilles. Les ours savent prendre le poisson dans les lacs, dans les rivières et sur le rivage de la mer. Il est cependant de ces animaux qui, habitués au carnage, sont très redoutables, s'élancent sur les chasseurs, les voyageurs et les gardiens des troupeaux.

Les ours de la ménagerie du Jardin des Plantes sont nourris de pain et de racines. Tous les enfans connaissent Martin qui monte à l'arbre pour un gâteau : autrefois il montait quand les enfans le lui disaient; mais ayant trouvé des petits gourmands qui ont mangé le gâteau qu'ils lui avaient promis, il n'a plus aucune confiance en eux, et il ne se dérange plus qu'à la voix des personnes raisonnables, et surtout à celle de cet homme en redingote bleue qui rode toujours autour des fosses, et qui, tirant un petit bénéfice de la docilité de Martin, a intérêt à ne jamais le tromper.

# L'Ours blanc de mer.

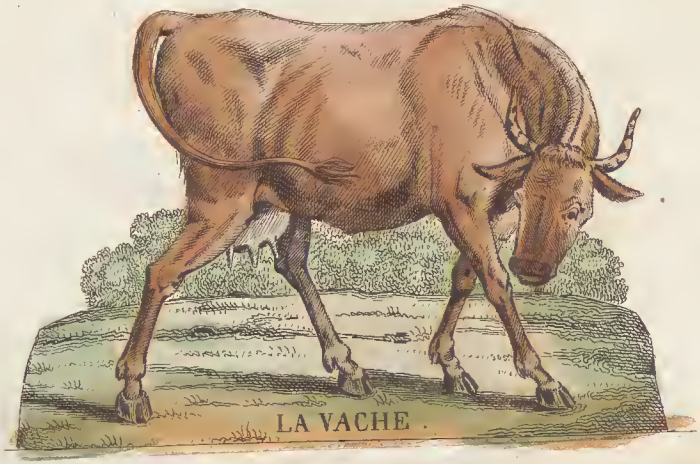
L'ours blanc de mer diffère de l'ours terrestre par la tête plus alongée, le cou plus long, les oreilles beaucoup plus courtes, et le poil plus long et moins rude. Sa fourrure est laineuse, peu touffue, d'un blanc argenté, légèrement teintée de jaune. Il a le bout du nez, les ongles et les paupières noires. Les lèvres tirent sur le violet, et l'intérieur de sa bouche est d'un violet pâle.

Cet animal, qui habite les régions voisines du pôle arctique, est plus féroce à la suite des hivers rigoureux : alors sa rencontre est dangereuse pour les hommes qu'il attaque. Dans d'autres temps il est assez craintif, ne quitte point les rivages de la mer; il est fort adroit à prendre les poissons, plonge aussi bien qu'il nage ; et comme sa voracité est fort grande, il se jette sur tout ce qui se rencontre, dévore également les oiseaux de mer, les phoques, les cadavres des hommes et des cétacées. Il voyage beaucoup ; souvent il navigue sur des glaçons pour passer d'une île à une autre. Dans ces courses fréquentes, les femelles qui ont des petits les portent sur leur dos.

La voix de l'ours blanc ressemble à celle d'un chien enroué; sa chair est mangeable,

son goût approche de celui de la viande de mouton. Plusieurs animaux de cette espèce ont été nourris à la ménagerie du Jardin des Plantes; ils souffraient beaucoup de la chaleur : on était obligé, pour les rafraîchir, de leur jeter des seaux d'eau sur le corps à chaque instant du jour. Ils avaient tous un mouvement régulier de la tête et du cou, allant presque continuellement du haut en bas et du bas en haut. La chasse de cet ours, très fort et très féroce, ne se fait pas sans péril. Les naturels des contrées boréales où il vit l'attendent sur le rivage, et le percent de leurs armes, ou bien, se servant de canots assez légers pour être portés sur les épaules, ils vont l'attaquer sur les glaces. Si l'animal se jette à la mer, les chasseurs remettent leurs canots à flot, et le poursuivent à travers mille dangers.

Les Européens vont à la chasse de l'ours blanc avec un chien bien dressé, qui cherche à le saisir par derrière. L'ours s'assied pour recevoir le chien, et tourne sur lui-même avec une vitesse étonnante, faisant face de tous côtés. Si le chien se laisse atteindre, il est sûrement tué ou estropié, et l'ours s'élance sur le chasseur, qui avec son fusil ne doit pas le manquer, sans quoi il est mort.



LA VACHE .

# La Vache.

La vache est la femelle du bœuf. Ces animaux d'une haute stature ont le front osseux, armé d'une paire de cornes dont, en frappant, ils peuvent porter des coups terribles. Leurs ruades, leurs morsures sont aussi fort dangereuses en raison de leur force, qui est au moins quadruple de celle de l'homme. Eh bien! le bœuf et la vache sont rangés au nombre de nos animaux domestiques, et il n'est pas de créature vivante sur laquelle nous exercions un despotisme plus complet!

La pauvre vache surtout est soumise à nos volontés les plus tyranniques. On ne lui laisse pas même jouir des douceurs de la maternité; ses enfans lui sont promptement enlevés, une main étrangère vient extraire leur nourriture, et c'est nous qui savourons ce bon lait que la nature avait destiné au pauvre veau, qui trop souvent, après avoir été vendu au boucher, figure sur notre table en même temps que le lait de sa mère, transformé en fromage, en crême et autres friandises. De plus, la vache est presque toujours prisonnière; ou bien, si elle sort, c'est avec une corde attachée à l'une de ses cornes, et conduite par un enfant dont il lui faut suivre la marche capricieuse; un enfant qui lui

fait quitter l'endroit où elle trouvait une ample pâture, pour courir après le papillon qu'il voit voltiger au loin, ou s'arrêter sur un sol aride, si le bambin y trouve matière à jouer. Les vaches sont-elles réunies en troupeau? il suffit alors d'une jeune fille et d'un chien souvent boiteux et édenté pour en conduire une vingtaine.

En réfléchissant à la force de plusieurs de nos animaux domestiques, on ne peut trop remercier le créateur qui les a soumis à l'homme; cependant la complète abnégation de volonté que Dieu leur a donnée a des bornes. Toutes les bêtes sont douées de mémoire et savent distinguer les bons des mauvais traitemens : ainsi les tourmenter serait très dangereux.

# Le Chat.

De tous les animaux domestiques, le chat est le plus joli, le plus léger et le plus adroit. Il est propre, aime ses aises; et on ne lui voit une figure heureuse que lorsqu'il est dans l'abondance et surtout bien traité. Le chat est carnivore : dans l'état de nature, il vit de chasse; dans nos maisons, il détruit les vermines nuisibles qui endommagent nos provisions. Tous les chats ont la même manière de chasser, qui consiste à se blottir dans un endroit sombre et à s'élancer sur la proie sitôt qu'elle paraît. Ils sautent avec une force extraordinaire, montent sur les arbres avec facilité; mais ne peuvent redescendre qu'à reculons, en s'accrochant avec leurs griffes.

La chatte a le plus grand soin de ses petits; lorsqu'elle ne les croit pas en sûreté dans une partie de la maison, elle les transporte dans une autre. Avant de prendre un enfant, elle lui lèche bien le dessous du cou; puis elle le serre avec sa gueule de façon à ne pas le laisser échapper, mais pas assez fortement pour le faire crier. Ainsi chargée, elle marche la tête haute, pour que le petit ne frappe point contre terre; celui-ci ne fait aucune espèce de mouvement et laisse pendre son corps et ses pattes comme s'il était mort. Arrivé au

but, la chatte lui lèche encore le dessous du cou et recommence le même manège autant de fois qu'elle a d'enfans à porter.

Lorsque les petits chats ont tété pendant quelques semaines, leur mère leur apporte des souris et des petits oiseaux pour les accoutumer de bonne heure à chasser. Rien de joli comme les jeux d'un jeune chat; mais les enfans ne doivent ni les contrarier, ni chercher à les porter : ce sont choses qui leur déplaisent, alors ils égratignent; mais quand on ne les tourmente pas, ils sont charmans. J'ai vu un chat bien traité par un enfant, jouer à cache-cache avec lui, comme aurait pu le faire le meilleur camarade.

Il y a, en Chine, des chats à long poil avec des oreilles pendantes comme celles des chiens. Ils sont noirs ou jaunes avec le poil très luisant. Les dames chinoises les aiment beaucoup : elles leur mettent des colliers d'argent et les rendent très familiers; comme ils ne sont pas communs, on les achète fort cher, tant à cause de leur beauté, que parce qu'ils font aux rats une guerre cruelle.

Le Coq

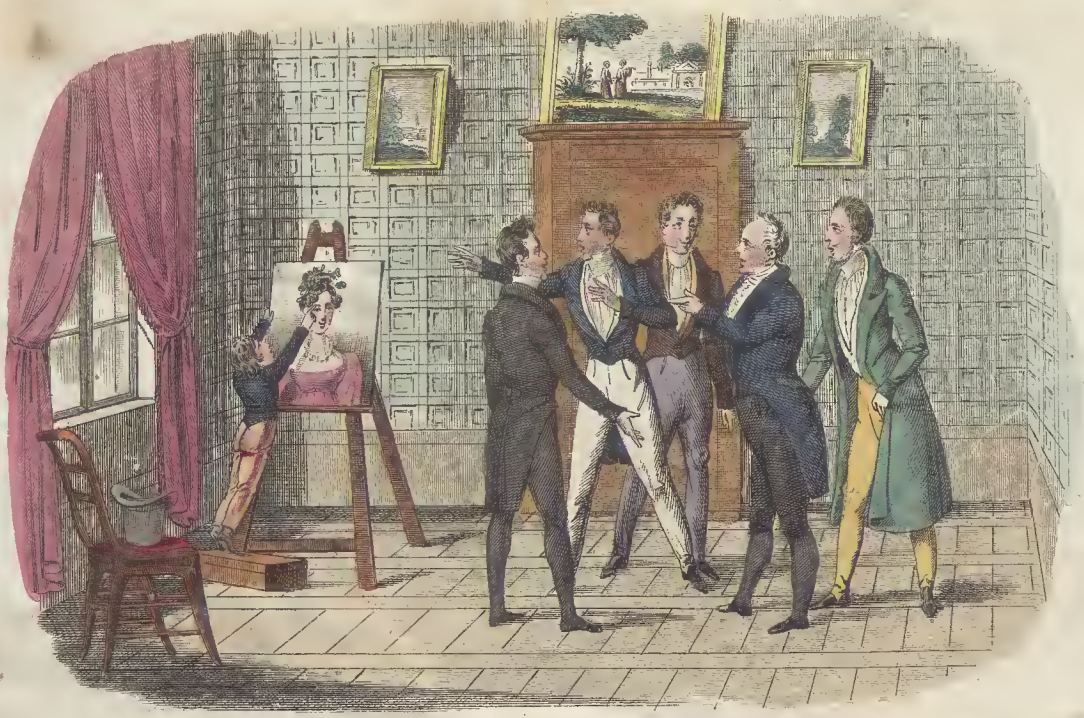
# Le Coq vulgaire.

Le coq est courageux ; son instinct le porte à défendre ses poules. C'est pourquoi les Gaulois, nos ancêtres, l'avaient pris pour emblême. La petite Mélanie, qui possédait un bel animal de cette espèce, avait sept ans. A cet âge, on est savant ; aussi avait-elle nommé son coq *Brennus*, en mémoire d'un chef gaulois qui battit les Romains 390 ans avant Jésus-Christ, prit et saccagea la ville de Rome.

Dans les premiers jours du printemps de 1814, quand les alliés fondirent sur Paris et ses environs, la maison du père de Mélanie fut envahie. Les femmes, les enfans se réfugièrent dans un grenier. Une sauvegarde fut placée à la porte, ce qui mit les habitans en sûreté. Mélanie, tenant Brennus bien serré dans son tablier, avait suivi sa maman ; mais, à travers la lucarne, Brennus entendit mettre le poulailler à sac. Le généreux animal répondait par des cris menaçans aux cris plaintifs de ses compagnes, ou bien il gloussait pour les appeler près de lui. Enfin le carnage cessa. Sept belles poules de Flandre furent données à Brennus. Un nouveau printemps vint embellir la nature, et une couvée de douze poussins augmenter la famille du coq gaulois.

Mais, hélas ! avec le printemps, nouvelle guerre. Ce furent d'abord des cuirassiers français qui occupèrent la maison du père de Mélanie. C'était plus rassurant pour les hommes, mais non pour les poules ; aussi la petite fille n'eut-elle rien de plus pressé que de demander au colonel sa protection pour son coq. Au nom de Brennus, le colonel jura que l'animal était sacré pour tout soldat français. Il descendit avec elle dans la basse-cour. Là, les petit, petit, qui faisaient accourir Brennus à la voix de sa maîtresse, furent inutiles : coq, poules, poussins, rien ne parut. Les soldats furent accusés d'avoir déja fait main basse sur la volaille, bien qu'ils jurassent n'en avoir pas trouvé dans cette maison.

Mélanie, le cœur bien gros, partit avec ses parens ; car le village allait encore une fois devenir le théâtre de la guerre. Il y avait quinze jours que Mélanie avait perdu Brennus, lorsque l'on revint le soir assez tard à la maison de campagne. Chacun s'arrangea comme il put dans sa chambre, et s'endormit, Mélanie comme les autres. Mais, au petit point du jour, on est réveillé par le chant d'un coq. La petite fille court à la fenêtre. O surprise ! elle voit dans la cour Brennus, ses poules et ses poussins. Livré à lui-même, le brave animal avait sauvé sa famille.



# Le Petit touche à tout.

Albert, ne touchez donc pas ainsi à tout, disait madame de Servière à son fils ; mais ses paroles étaient perdues : Albert ne pouvait rien voir sans y porter la main. Un jour ayant vu, sur une planche élevée, un panier d'une forme bizarre, il voulut le prendre. Etant trop petit pour que sa main pût atteindre le panier par l'anse, il le tire par le bord, le fait pencher et voler ainsi par-dessus sa tête des œufs de faisans dorés, de pintades et d'autres oiseaux rares, que son frère aîné se faisait une fête de donner à couver à ses poules. Quant aux flacons brisés, aux ciseaux épointés, aux dés perdus, on ne les comptait plus. Chacun se sauvait d'Albert comme de la peste, et sitôt qu'on le voyait, on lui criait : « Albert, ne touche à rien. »

C'était sans cesse de nouvelles recommandations de la part de sa mère, ou des prières de ses sœurs. Albert écoutait tout ; mais dès qu'on avait la tête tournée, sa main arrivait se poser juste sur l'objet que l'on avait voulu garantir. Son papa, plus sévère que sa maman, prit enfin la résolution de le punir à la première faute de ce genre qu'il commettrait.

Un peintre des amis de M. de Servière, entreprit de faire le portrait de la maman d'Albert. Un jour qu'il y avait eu beaucoup de monde à dîner, M. de Servière vint avec plusieurs personnes admirer le tableau. Albert s'était glissé derrière les amateurs, et tandis que, réunis en groupe, on cause sans faire attention à lui, il monte sur la boîte à couleur, et porte la main sur la figure qui représente sa maman.

Le peintre voit le mouvement; il se retourne en poussant un grand cri. L'enfant retire vite sa main; mais la couleur n'était pas sèche, et il emporte au bout de ses doigts, l'un des beaux yeux bleus de madame de Servière. Cette fois, Albert eut les bras attachés derrière le dos, et pour toute la journée. Au bout de quelque temps, Albert comprit qu'avoir les bras attachés, même aux heures des repas, ce qui faisait qu'on lui donnait à manger comme à un enfant au maillot, était plus ennuyeux que d'être obéissant; ainsi il se corrigea de sa manie de toucher à tout.

# La Pêche.

Par une belle matinée du printemps, une flottille sortit de l'un de nos ports de la Méditerranée pour se livrer à la pêche. Sur l'une des embarcations était un jeune garçon qui, venu là avec son père, suivait d'un œil curieux tous les mouvemens des pêcheurs lançant leurs filets.

*L'enfant.* Mon papa, ce filet n'est point assez grand pour descendre jusqu'au fond de la mer ; d'où vient que les poissons n'y plongent pas pour se sauver ?

*Le père.* Par la même raison qui fait qu'un oiseau ne se perd pas dans les nues pour éviter le plomb meurtrier du chasseur. Chaque animal a sa sphère qui lui est assignée par le créateur ; hors de là, il ne saurait vivre.

*L'enfant.* Mon papa, je ne comprends pas le mécanisme du filet.

*Le père.* Il est pourtant bien simple. Vous voyez que l'un de ses côtés est garni de liège pour le soutenir sur l'onde, tandis que l'autre est chargé de plomb qui l'entraîne au fond. Les pêcheurs ont soin de jeter leurs filets à l'opposé des courans, afin que les poissons qui les suivent se rendent dans la *nasse*, où ils sont arrêtés par les mailles du filet. Lorsque

l'on présume qu'il doit y en avoir de retenus, on tire la corde passée au côté garni de plomb, que l'on élève par ce moyen au niveau du côté garni de liège, et on les serre l'un contre l'autre. Le filet, ainsi fermé, est tiré hors de la mer ; l'eau s'en échappe par le vide des mailles, mais le poisson y est retenu.

*L'enfant.* N'y a-t-il point d'autres manières de pêcher ?

*Le père.* Si fait. D'abord, il y a des filets de différentes formes ; puis encore, on attache une corde au bout d'une longue perche. Cette corde est armée d'un crochet de fer nommé hameçon, auquel on suspend une amorce. Le poisson, avide et peu observateur, se jette sur la proie et s'accroche lui-même à l'hameçon, dont tous ses efforts ne peuvent le délivrer. Il est une manière de faire la guerre aux poissons qui, comme la baleine, les dauphins, etc., sont trop gros pour être arrêtés dans des filets ou suspendus à des lignes. Contre ceux-là, on emploie les harpons, dont les matelots les frappent dès qu'ils paraissent à fleur d'eau : puis la barque s'éloigne avec vitesse en laissant filer la corde attachée au harpon ; et, lorsque l'animal blessé est affaibli par la perte de son sang, on le tire hors de l'eau.

# Maurice, ou le Nouveau Franconi.

*Ce n'est pas bien malin*, disait Maurice à tout propos. Son frère aîné remportait-il un prix au collège, Maurice de dire : « Ce n'est pas bien malin de faire une version latine; » admirait-on un joli dessin de sa sœur, Maurice répétait son dicton favori : « Ce n'est pas bien malin; » enfin, à chaque occasion, on entendait revenir cet éternel refrain.

La maman, impatientée, déclara un jour au petit garçon que s'il ne se déshabituait pas de parler ainsi avec ignorance et irréflexion, on le mettrait à l'épreuve en le forçant d'exécuter à l'instant ce qu'il ne trouvait *pas bien malin*. En parlant ainsi, la maman ne s'attendait pas à voir sa menace si promptement accomplie par d'autres que par elle. Les enfans, le soir, furent conduits à une représentation de Franconi. Le lendemain, étant seuls dans leur chambre à l'heure de la récréation, les tours merveilleux de la veille firent le sujet de la conversation, et le seul Maurice soutint que ce *n'était pas bien malin*.

— Vite à l'essai! comme a dit maman, s'écria le frère aîné. — A l'essai! à l'essai! répètent à l'envi les deux autres. A défaut de cheval véritable, on fait monter Maurice sur un grand cheval à bascule qui était dans la chambre. La première difficulté qu'il éprouva

fut de se tenir en équilibre un pied sur la croupe et l'autre sur le garrot; il trébuchait en avant, en arrière, alongeait les mains, ou pliait les genoux; mais, par amour-propre, il ne voulait pas s'avouer vaincu.

Enfin, il s'assure à peu près sur ses jambes. En place des deux drapeaux, on lui met un flambeau dans chaque main. *Eh! aye! hump!* Mais au premier mouvement de la bascule, le nouvel écuyer, lancé tout à travers la chambre, va donner de son nez contre le pied du lit. Grands cris comme on peut bien le supposer. La maman accourt; et, bien que fâchée de voir son enfant blessé, elle ne peut s'empêcher de rire en entendant Maurice balbutier encore : *Ce n'est pas bien malin.* — De te casser le nez, n'est-ce pas, Maurice?

Malgré cette preuve d'obstination, Maurice, depuis ce jour, répéta moins souvent : *Ce n'est pas bien malin.*

LE TIGRE

# Le grand Chat, ou Tigre royal.

Le nom de tigre appartient exclusivement à l'animal féroce, du genre des chats, dont la robe à poil court, au lieu d'être parsemée de taches, est rayée de bandes noires sur un fond de couleur fauve. C'est un animal rare, particulier aux contrées méridionales de l'Asie situées au-delà de l'Indus, et s'étendant jusqu'au nord de la Chine. Les tigres que l'on voit dans nos ménageries ne peuvent point nous donner une idée juste de la taille ni du caractère de ces animaux : on n'a pas de moyen sûr pour les observer en captivité, et en un climat si différent de celui où la nature les a placés.

Cet animal, plein de force et de souplesse, peut faire des sauts de plusieurs toises; et cette étonnante agilité, qui accompagne une férocité excessive, rend le tigre très redoutable. Il recherche sa proie avec une telle ardeur, qu'on en vu se jeter à l'eau et venir à la nage attaquer des bateaux qui naviguaient. La peau de ces animaux est assez estimée en Chine; mais en Europe, cette fourure, quoique rare, n'est pas d'un grand prix.

Dans l'Indostan, on fait la chasse aux tigres de deux manières. On creuse une fosse près

des endroits où ils viennent boire, et l'on s'y met à l'affût; ou bien l'on s'avance sur une charrette traînée par deux *bœufs*. Mais il est nécessaire d'ajuster le tigre juste au milieu du front; car, s'il n'est pas tué raide, il s'élance sur le chasseur, qui n'a pas le temps de recharger son arme, et il le met en pièces. Quelquefois, on attache un animal à un arbre, et on met auprès un vase rempli d'eau saturée d'arsénic. Le tigre, après avoir déchiré sa victime, court étancher sa soif et s'empoisonne.

On fait souvent la guerre aux tigres avec un grand appareil : des corps de gens armés les enveloppent dans une vaste enceinte, où ils les attaquent. Les Indiens croient que le tigre est plus fort que l'éléphant; et dans les combats que les princes de cette contrée donnent en spectacle, on a soin de couvrir, avec une sorte de plastron, la tête et une partie de la trompe de l'éléphant, et même de retenir son adversaire avec des chaînes. Mais pour cette chasse, ou plutôt pour cette guerre, on a des éléphans dressés qui, appuyés par des hommes et des chiens, saisissent le tigre avec leur trompe, l'enlèvent avec adresse, et l'écrasent sous leurs pieds.

LE ZEBRE

# Le Zèbre.

Le zèbre est, en général, plus petit que le cheval et plus grand que l'âne, auquel il ressemble surtout par ses formes. Tout son corps est marqué de bandes d'une extrême régularité, qui sont alternativement noires et blanches chez la femelle, et noires et jaunes chez le mâle; mais toujours d'une nuance vive et brillante, sur un poil court, fin et fourni, dont le lustre augmente encore la beauté des couleurs. Sa queue, comme celle de l'âne, est terminée par un flocon de poils longs.

Les zèbres vivent en *hordes* ou troupeaux sauvages, et paissent l'herbe dure et sèche qui croît sur la croupe solitaire des montagnes. Ils ont le pied plus sûr que le cheval et même que l'âne, et ils courent avec une grande légèreté. Ils ont aussi beaucoup de force, et se défendent vivement par de vigoureuses ruades. On a fait, au Cap de Bonne-Espérance, de vaines tentatives pour dompter ces animaux, et les accoutumer aux mêmes exercices que le cheval, qu'ils remplaceraient, avec de grands avantages, sur un terrain montueux, ne produisant que des plantes peu succulentes dédaignées par les chevaux. L'on a transporté quelques zèbres en France, où ils ont vécu assez long-temps sans paraître souffrir de la dif-

férence du climat, mais aussi sans s'apprivoiser entièrement; car, quoique ces animaux, pris dans leur première jeunesse et élevés en captivité, paraissent familiers, ils conservent toujours l'empreinte de leur nature indomptable et revêche. Il ne faut pas trop se fier à une apparence de douceur et de docilité.

On raconte qu'un riche bourgeois du Cap de Bonne-Espérance avait élevé et apprivoisé quelques zèbres, dans l'intention de les faire servir à l'attelage ou à la monture, et que, bien qu'ils ne fussent accoutumés ni au harnais, ni au joug, il se mit dans la tête de les faire atteler tous à sa chaise. Le résultat de cette imprudence fut que ces animaux retournèrent à leur écurie, entraînant et la voiture et leur maître, avec une si terrible furie, qu'elle lui ôta, à lui et à tout autre, le désir de jamais recommencer une semblable expérience.

## SCÈNE DEUXIÈME. (LA LECTURE.)

ALOÏSE, MARIETTE, CÉCILE, PAUL, ÉDOUARD, *assis à terre, faisant sauter Polichinel. La scène se passe au jardin, sous un grand arbre.*

*Aloïse, lisant.* « La petite fille voulait qu'on...

*Paul.* Dis-donc, ma sœur, qu'est-ce que ça veut dire : Voulait qu'on ?

*Aloïse.* Tu ne me laisses pas achever. Où donc en étais-je ?

*Cécile.* Dans le haut de la page.

*Aloïse, lisant.* « L'ogre qui...

*Mariette, riant. L'ogre qui,* après Voulait qu'on... le joli livre que ce livre-là !

*Aloïse.* Vous m'interrompez toujours, je ne sais plus où j'en suis...

*Cécile.* Mais regarde donc comme Edouard est sage ! il nous laisse vraiment tranquilles

*Aloïse.* Il ne faut pas crier trop fort au miracle, crainte de réveiller le démon.

*Edouard.* Lisez, lisez donc ; je voudrais bien savoir la fin du conte.

*Mariette.* Ah bah ! pas celui-là, un autre.

*Paul et Cécile.* Oui, un autre.

*Aloïse.* Je le veux bien. *(Lisant.)* « Lorsque la mère de Lucie sortit de la laiterie, elle emmena sa petite fille se promener avec elle dans les champs...

*(Pendant qu'Aloïse lit et que les autres enfans l'écoutent, Edouard accroche tout doucement la robe d'Aloïse à un buisson d'épines, puis il se lève.)*

*Edouard, criant.* Maman !

*Tous les enfans.* Maman !

*Cécile et Mariette.* Ma tante !

*Aloïse.* Ah ! ma robe est toute déchirée !

*Edouard, battant des mains.* Attrape... attrape... *A la chianli !*

*Mariette.* Taisez-vous, méchant. Ma tante le saura pour sûr. Ne pleure pas, Aloïse, puisque ce n'est pas ta faute.

*Cécile, à Edouard.* Allez-vous-en, vilain. *(Tous les enfans courent après Edouard qui se sauve.)*

# Les Jeux de la Campagne, ou le Mauvais Garçon.

UN SALON.

## SCÈNE TROISIÈME. (LA CACHETTE.)

PAUL, ALOÏSE, CÉCILE, MARIETTE, *autour d'une table recouverte d'un tapis.*

*Paul.* Enfin, ma bonne s'est décidée à faire coucher Edouard; nous allons enfin pouvoir jouer tranquillement.

*Aloïse.* C'est bien le moins que pendant la soirée nous soyons délivrés de ce méchant garnement. Tenez, mesdemoiselles, voilà ma poupée allemande; elle est sorcière. Avancez, Parapharagaramus, montrez-moi, dans cette société, un joli petit garçon?

*Edouard, sortant de dessous la table et se montrant en chemise.* Le voilà! *(En se relevant, il renverse la table et fait tomber Paul qui était appuyé dessus.)*

*(Edouard chante l'air de la danse de Polichinel vampire et danse en même temps. Paul pleure; les petites filles se cachent les yeux avec leurs mains. La maman entre).*

*La maman.* Qu'est-ce que je vois là? *(Elle jette son schall sur Edouard, et le pressant par le bras fortement le force à demeurer tranquille.)*

*Paul, toujours pleurant et se tenant la téte.* Maman, il vient de me faire une grosse bosse au front; et ce matin encore il m'a perché mon polichinel sur un arbre.

*Cécile.* Ma tante, il a cassé le nez à ma belle poupée.

*Aloïse.* Figurez-vous, maman, qu'Edouard m'a déchiré ma robe, en l'accrochant exprès dans un buisson.

*Mariette.* Enfin, madame, il nous a empêchés de jouer toute la journée, et depuis il nous a dit de bien vilains mots jusqu'à nous crier *à la chianli.*

*La maman.* Que répondrez-vous, Edouard?

*Edouard.* Ça n'est pas vrai.

*Tous les enfans.* Ah! le menteur!

*La maman.* Songez, Edouard, que votre costume dépose contre vous, et que je punirai un mensonge plus sévèrement que vingt méchancetés.

*Edouard, pleurant.* Je ne voulais pas leur faire de mal, je ne cherchais qu'à m'amuser.

*La maman.* C'est avoir un bien mauvais caractère, mon fils, que de s'amuser aux dépens des autres; mais, puisque vous avez été sincère, je ne vous condamne qu'à deux jours de pénitence et à remplacer avec l'argent de vos menus plaisirs les joujoux que vous avez cassés par malice; et que je ne vous prenne jamais à mentir.

# Les Animaux savans, ou les Dangers de la Poltronnerie.

## CHAPITRE SECOND.

La bonne Louise, qui regrettait sa cousine, ne cessait de crier : Nancy, Nancy, viens donc, Nancy. Son nom tant de fois répété, le bruit des grands éclats de rire qui parvenait jusqu'à elle, firent croire à la petite peureuse que le danger était passé. Elle se hasarde alors à monter sur le tas de charbon; puis, se tenant fortement à la muraille, elle présente à une lucarne son visage tout noir et ses cheveux, à chaque boucle desquels pendait une grande toile d'araignée.

A cette vue, ours, chameau, singe, tout est oublié, pour ne plus s'occuper que de Nancy, et se moquer d'elle. Le cornac lui-même, tout habitué qu'il était à ses chiens coiffés, ne pouvait se lasser de regarder cette étrange figure toute barbouillée. La maman de Nancy, bien fâchée contre sa fille, courut cependant la tirer de sa cachette. La pauvre dame ne savait par où la prendre; car la robe et les mains n'étaient pas plus propres que le

visage. Elle décida que Nancy serait renvoyée avec sa bonne, qui allait la mener coucher, pour lui apprendre à être si poltronne.

Cependant tous les enfans demandèrent grace pour elle. Louise fut demander à sa maman la permission d'offrir ses propres hardes pour habiller sa cousine, et promit qu'avec un peu d'eau, elle l'aurait promptement débarbouillée. Les mamans voulurent bien consentir à cet arrangement; mais à condition que Nancy, pour montrer qu'elle voulait se corriger, donnerait sa main au petit singe, dès qu'elle serait habillée.

La toilette finie, la maman de Nancy la mena au jardin avec sa bonne. Là, elle l'encouragea et la décida à venir dans la cour, pour donner sa main au singe; mais, en présence de l'animal, jamais la petite poltronne ne put se décider à ce grand acte de courage. Elle préféra son lit au bon goûté et à la joyeuse compagnie, qui avait encore au moins trois heures à bien se divertir. Chaque enfant dit, en la voyant partir :

« Mon dieu! que je serais fâché d'être aussi poltron que cela! »

# Le Singe.

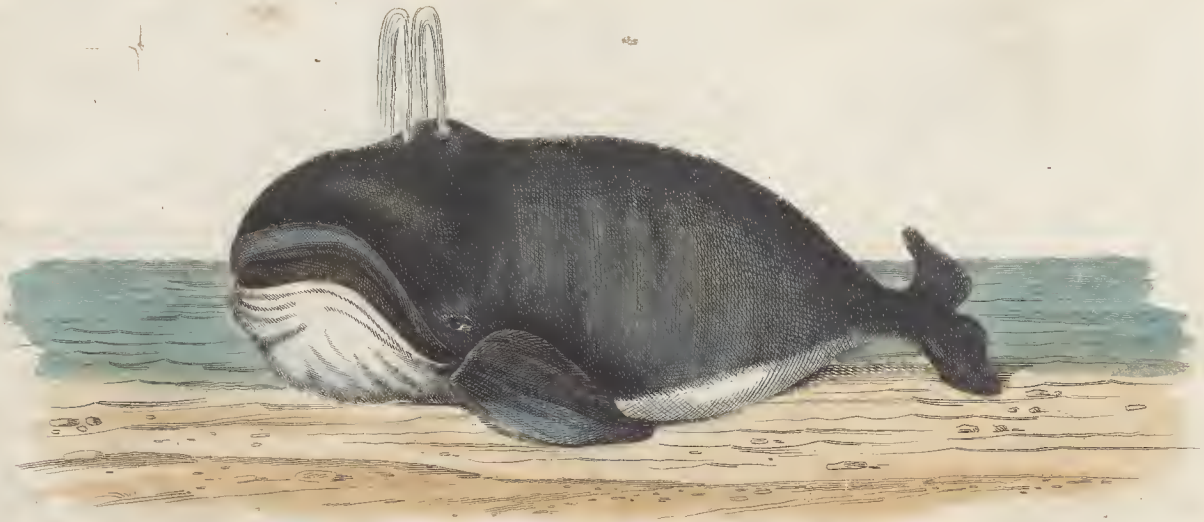
Si le singe imite nos gestes, s'il semble copier nos actions, c'est qu'il est conformé de la même manière que nous. Il est naturel que sa structure ressemblant si fort à la nôtre, il fasse tous les mouvemens dont nous sommes susceptibles. Nous rions de ses postures, de ses gambades qui nous paraissent ridicules; mais il n'a point l'intention de nous divertir, il fait très sérieusement les grimaces les plus risibles, parce que telle est sa nature.

Les singes qui sont frugivores vivent sur les arbres des climats chauds des tropiques où croissent beaucoup de fruits qu'ils cueillent et portent à leur bouche avec leurs mains à la manière des hommes. D'autres, sur les bords de la mer, savent prendre les huîtres et les moules, dont, pour manger la chair, ils brisent les coquilles entre deux pierres. Les diverses espèces de singes ne se mêlent point entre elles, mais vivent comme des nations séparées, dont chacune préfère certains cantons et a sa nourriture appropriée. Ils dorment sur les arbres où ils s'accrochent facilement; de là ils peuvent se défendre en lançant sur leur ennemi des fruits, des branches, et même leurs excrémens.

Les femelles des singes portent leurs petits dans leurs bras ou sur leur dos à la manière

des négresses; elles leur présentent la mamelle, les embrassent, les choient, les amusent et quelquefois les frappent ou les mordent lorsqu'elles n'en sont pas contentes. Les petits s'accrochent aux épaules de leurs mères, de sorte que celles-ci peuvent grimper sans qu'ils lâchent prise. Ces animaux ont une mémoire excellente; ils se ressouviennent long-temps des bons et des mauvais traitemens; ils aiment beaucoup leur liberté : plusieurs d'entre eux périssent de chagrin dans l'esclavage; les grandes espèces surtout sont d'une mélancolie continuelle et ne s'accoutument jamais entièrement à la servitude.

Plusieurs espèces apprennent à porter de l'eau, du bois, à faire le feu, à déchausser leur maître, à danser sur la corde, à exécuter divers tours de force; car ils sont très habiles pour tout ce qui dépend des mouvemens du corps; mais il y a peu d'apparence que l'on puisse parvenir à les instruire beaucoup : ils sont trop vifs, trop indociles, et ils se plaisent à jouer encore plus que les enfans.



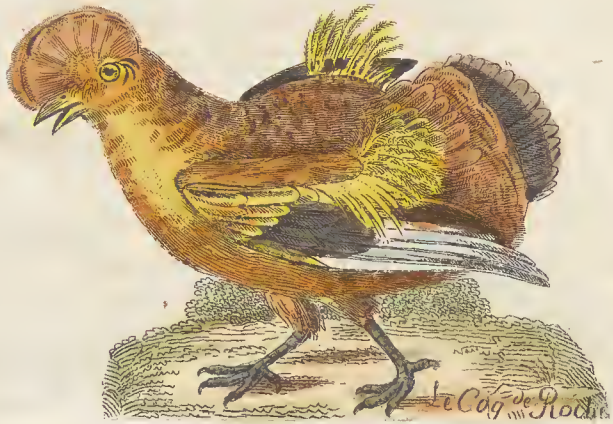
# L'Eléphant.

Tout le monde en France connaît la figure de l'éléphant. Outre celui du roi de Siam, qui a fait durant tout un hiver la joie de nos enfans au cirque des frères Franconi, on peut tous les jours observer ceux du Jardin des Plantes; et surtout le plus jeune, qui, monté par son cornac, sort de la ménagerie, fait le tour du jardin, et va se rendre dans un petit parc, dont il ouvre et ferme la porte avec sa trompe. On peut admirer la dextérité de cet organe avec lequel l'éléphant exécute tout ce que nous faisons avec nos mains. On peut les voir se baigner dans le bassin qu'on leur a préparé; puis, en sortant de l'eau, se rouler dans la poussière : ce qui leur est nécessaire, parce que leur peau, épaisse et raboteuse comme l'écorce des arbres, étant sujette à se gercer, l'espèce de crotte dont ils se couvrent entretient une humidité qui lui donne de la souplesse. Il ne reste donc plus à apprendre que le nom des pays dont ils sont originaires, et la manière dont on en fait la chasse.

On trouve les éléphans dans toute l'Afrique et dans la partie méridionale de l'Asie; ceux-ci sont plus doux, plus intelligens, plus faciles à dompter. Le luxe des princes d'Asie consiste à en entretenir beaucoup. Ils servent à transporter des fardeaux, ou bien on les

emploie pour monture. Les femmes des grands sont portées, dans leurs voyages, dans des espèces de cages à treillis placées sur le dos des éléphans : et dans ce cas, on les couvre de riches harnais. On les peint, on met des anneaux d'or à leurs défenses, on suspend même quelquefois des diamans à leurs oreilles. Les éléphans d'Afrique restant toujours farouches, ne sont recherchés que pour leurs défenses, qui est l'ivoire, dont les Africains font un grand commerce avec l'Europe.

Dans l'état de liberté, les éléphans vivent en troupes; ils nagent fort bien : lorsqu'ils entrent dans des eaux profondes, ils portent leurs trompes en l'air pour se conserver la faculté de respirer. Ils sont doux et ne font de mal que lorsqu'ils sont forcés de se défendre. Pour les prendre, on forme une enceinte de pieux qui présente une entrée étroite; on a des éléphans privés et dressés qui vont dans les bois chercher les éléphans libres; ils les font entrer dans l'enceinte où des hommes qui passent facilement dans les intervalles des pieux qui retiennent les éléphans, les attachent fortement et leur refusent toute nourriture. Ces animaux, qui sont fort gourmands, en peu d'heures sont domptés. Leur nourriture exige une forte dépense : outre de l'herbe et des feuilles, on leur donne du riz, des fruits, des racines, du pain, du sucre, du poivre, de la muscade. Ils aiment le tabac et il n'y a point de travail que l'on n'obtienne d'eux pour un verre d'eau-de-vie.


Le Coq de Rodi

# Le Coq de Roche.

Le coq de roche, quoique d'une couleur uniforme, se fait remarquer parmi les plus beaux oiseaux de la Guyane. Ce qui le caractérise particulièrement, c'est la huppe en forme de demi-cercle, qu'il porte sur sa tête. Cette huppe, qui est double, se rejoint au sommet. Un demi-cercle de couleur brune, surmonté d'un autre demi-cercle d'un jaune clair, termine cette espèce de couronne. Le reste du plumage est d'une couleur orangée très vive, avec quelques traits blancs au pli et sur le milieu de l'aile.

La femelle est entièrement brune, avec des teintes de roux sur le croupion, la queue et les pennes des ailes. Sa huppe est double comme celle du mâle ; mais moins fournie, moins élevée, moins arrondie et plus avancée sur le bec ; enfin, elle est un peu plus petite. Le mâle, dans sa première année, est pareil à la femelle; ce n'est qu'avec l'âge qu'il prend sa couleur d'un beau rouge uniforme. Cette couleur est si délicate, que l'air la ternit promptement dans l'oiseau empaillé : aussi ne voit-on point dans les collections de coq de roche parfaitement conservé ; il y en a qui sont presque tout blancs sur les parties exposées au jour, tandis que le reste de leur corps a conservé toute sa fraîcheur.

## LE COQ DE ROCHE.

Le coq de roche a une inclination marquée pour les endroits obscurs ; il habite non-seulement les fentes des rochers les plus profondes, mais il donne la préférence aux grandes cavernes que l'homme ne peut parcourir qu'armé de flambeaux. Le mâle et la femelle sont également vifs et très farouches. On ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup.

Leur nid est grossièrement construit de petits morceaux de bois sec. Ils pondent ordinairement deux œufs de la grosseur de ceux des pigeons. Le coq de roche se nourrit de petits fruits sauvages : il a l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les poules ; mais c'est le seul rapport qu'ils paraissent avoir avec elles, car le mâle n'a point le chant du coq, ni la femelle la voix de la poule.

La Cigogne Noire

# La Cigogne.

La cigogne blanche, plus grosse que la noire, est aussi plus connue. Leurs mœurs et leurs habitudes présentent un contraste parfait. Tandis que la cigogne noire, farouche et sauvage, recherche les déserts, cache son nid dans les forêts, la blanche, amie de l'homme, place le sien sur nos cheminées, cherche sa pâture aux bords des rivières fréquentées, chasse dans nos champs, ne s'effraie pas du tumulte des villes : elle est partout protégée et bien venue.

La cigogne blanche est douce ; elle s'apprivoise aisément, vit dans nos jardins, où elle détruit les vipères, les crapauds et les grenouilles. Bien que sa contenance habituelle soit triste, elle se livre quelquefois à la gaîté : on en a vu se mêler aux jeux des enfans, et donner dans ses badinages des preuves d'une rare intelligence. La reconnaissance, la piété filiale, l'amour paternel, sont les vertus distinctives des cigognes. Elles reviennent tous les ans aux mêmes lieux, et donnent des marques de satisfaction en revoyant les hôtes dont elles ont été bien traitées. La cigogne a une grande affection pour ses petits ; elle les nourrit long-temps, ne les quitte que lorsqu'ils sont en état de se défendre. Quand ils commencent

à voleter hors du nid, elle les porte sur ses ailes, les préserve de tout danger, et périt avec eux si elle ne peut les sauver. C'est ainsi que dans l'incendie de la ville de *Delft*, une cigogne, après d'inutiles efforts pour enlever ses enfans, se laissa brûler avec eux.

Tous les oiseaux aiment leurs petits; mais cette espèce seule soigne ses parens. On a vu de jeunes cigognes prodiguer des soins à leurs parens trop vieux, ou affaiblis par la maladie. Cet instinct touchant n'a point échappé à l'observation des anciens; la loi qui, chez les Grecs, ordonnait de nourrir ses parens, fut en leur honneur nommée de leur nom.

Respectées chez les Grecs et chez les Romains, adorées chez les Egyptiens, les cigognes sont encore révérées aujourd'hui; le peuple est persuadé qu'elles portent bonheur à la maison où elles viennent s'établir. En France, on plaçait autrefois des roues au haut des toits, pour les engager à y nicher; en Hollande, on dispose encore pour cela des caisses au faîte des édifices.

Leur nid se fait avec des brins de bois, des joncs et autres herbes de marais. La ponte n'est jamais de plus de quatre œufs, que le mâle et la femelle couvent alternativement, et jamais ils ne s'éloignent du nid en même temps.

# La Cascade.

M. de Varcé avait mené son fils Prosper à Saint-Cloud, un jour où jouaient les grandes eaux. Le petit garçon ouvrait bien les yeux pour mieux voir ces masses écumantes roulant de roche en roche, sortant de la gueule des grenouilles, s'élevant en gerbes des narines des dauphins. Puis lorsqu'au signal donné le réservoir se ferma, et que les eaux cessèrent de couler, Prosper se retourna du côté de son papa, pour lui demander qui avait inventé ces cascades si jolies.

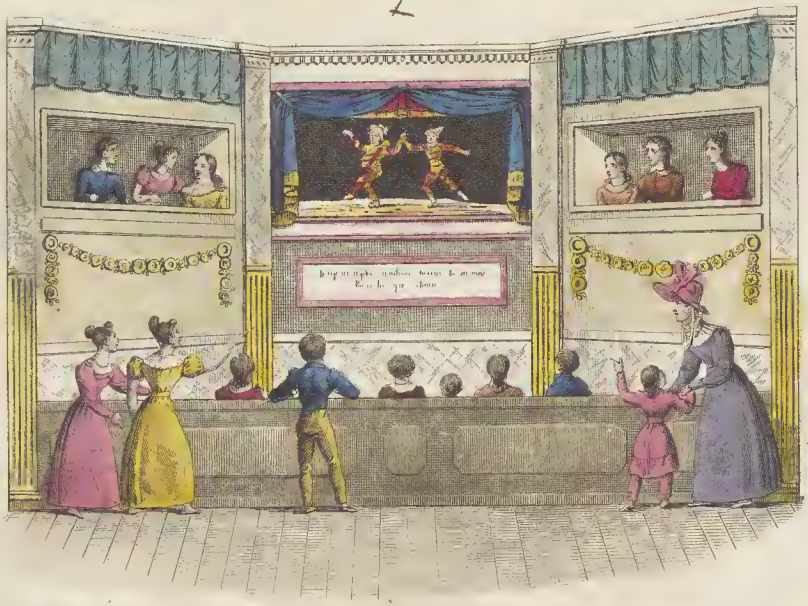
*M. de Varcé.* Mon cher enfant, ce ne sont pas les hommes, c'est Dieu qui a ordonné ces jeux imposans de la nature.

*Prosper.* Mais, papa, ce n'est pas le bon Dieu qui a fait ces figures de bronze et ces coquilles imitées en cailloutage de toutes couleurs.

*M. de Varcé.* Non sûrement, mon fils; la cascade de Saint-Cloud n'est point sortie telle que la voilà des mains du créateur; aussi n'est-elle qu'une mesquine imitation des véritables chutes d'eau. Regardez la Seine que voilà devant vous, elle roule ainsi sans obstacle de sa source vers son embouchure; mais si, tout d'un coup, une montagne s'élevant

venait à barrer son cours ; si, par un autre phénomène, les eaux captives ne pouvaient pas se répandre de droite et de gauche, elles s'amoncelleraient, toujours pressées par celles qui ne cesseraient pas d'arriver. Alors elles s'élèveraient, battraient avec furie l'obstacle qui s'opposerait à leur passage, et finiraient par se faire jour à travers, ou s'élanceraient par-dessus, et retomberaient avec fracas dans leur lit primitif.

C'est ainsi que le Rhin franchit des rochers à Schaffouse, et le Niagara dans l'Amérique septentrionale. C'est ce que l'on nomme le saut du Rhin et le saut du Niagara. Les fameuses cascatelles de Tivoli, en Italie, ont la même origine, et c'est là, mon enfant, ce qui a donné aux hommes l'idée des cascades de nos jardins.



Les enfans ont envie de tout, même de ce dont ils ne font qu'entendre parler; aussi Aline et Théophile tourmentaient-ils leur maman, pour aller au spectacle. A votre âge mes enfans, vous n'y comprendrez rien; contentez-vous de voir polichinelle, lorsque vous allez vous promener aux Champs-Élysées. Et les enfans demandaient toujours le spectacle. Le grand-papa promet enfin de les mener chez M. Comte, pour leurs étrennes.

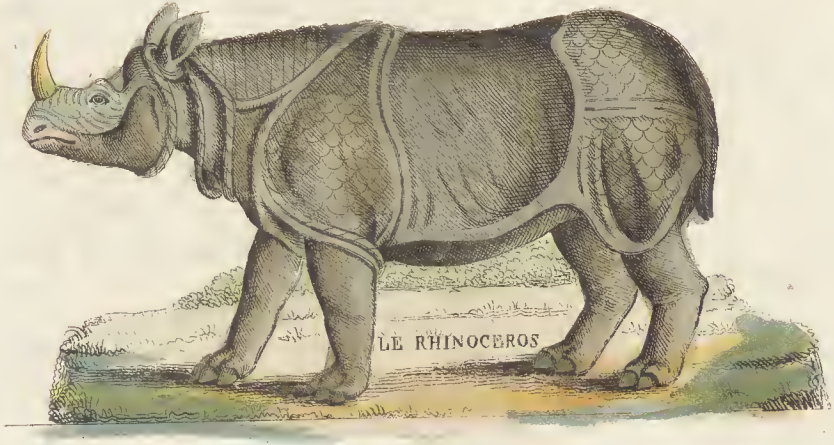
Ce moment fortuné vient enfin. Aline et son frère arrivent au passage Choiseul, gais comme des pinsons. On entre, on se place. Beaucoup de lumières, un joli rideau baissé, des petites filles et des petits garçons dans les loges, tout cela enchantait Aline et Théophile. Le rideau se lève; une jeune fille vient parler et chanter sur la scène. Aline, ne comprenant rien à ce qu'elle dit, en demande tout haut l'explication à son grand papa, qui met le doigt sur sa bouche, pour dire que l'*on ne parle pas au spectacle*. A huit heures, Théophile, que la musique berce, sent ses yeux qui piquent, et s'arrange pour dormir sur l'épaule de sa sœur. Le papa le réveille : *on ne dort pas au spectacle*.

Bon papa, j'ai faim, dit Théophile; allons acheter des gâteaux. Un signe négatif, en

montrant le théâtre, fut la seule réponse du grand-père. Un instant après, Aline murmure l'annonce d'un nouveau besoin. Même refus. Les enfans dépités n'écoutaient plus; ils étaient insensibles aux mésaventures des personnages du vaudeville : celles qu'ils éprouvaient leur semblaient bien autrement graves.

A chaque sortie, ils croyaient le spectacle achevé, et leur gêne avec lui; mais point : de nouveaux acteurs reparaissaient, dont les chansons et les discours exigeaient la même attention. Enfin on dresse une table sur le théâtre; les petits acteurs se placent à l'entour, et, tout en parlant et en chantant, ils mangent de bon cœur le fromage à la crême et les échaudés qui figurent leur repas. A cette vue, Théophile se penche en dehors de la loge, et s'adressant aux acteurs, il leur crie : « Ah! ça, vous avez parlé tout seuls pendant deux « heures, est-ce que vous allez manger à présent? »

A cette brusque incartade, les éclats de rire, les chuts, à bas! à la porte! en prison! éclatent dans la salle. Aline et son frère s'enfuient effrayés. Leur grand-père les rattrape avec bien de la peine; et quand ils furent rentrés chez eux, ils convinrent que les enfans sont mieux dans leurs lits qu'au spectacle.



LE RHINOCEROS

# Le Rhinocéros.

La peau dure, épaisse, raboteuse comme l'écorce d'un vieux chêne et repliée sur diverses parties de son corps, comme une espèce de manteau, son nez prolongé, supportant tantôt une, tantôt deux cornes, dont il se sert pour arracher de la terre les racines dont il se nourrit, sont ce que l'extérieur de cet animal offre de plus remarquable; car en général ses mœurs ont été peu étudiées. Il recherche les lieux ombragés et humides; son naturel grossier, farouche, est trop indomptable pour que l'on ait pu réussir à l'apprivoiser.

Les Romains ont connu les rhinocéros; Pompée en fit paraître à Rome dans un de ses triomphes; ensuite on en montra plusieurs que l'on faisait combattre contre des éléphans, spectacle qui plaisait singulièrement au peuple. Essentiellement herbivores, consommant une immense quantité d'eau et de végétaux, ces animaux ne peuvent demeurer que dans les lieux qui en sont abondamment pourvus. (On prétend qu'ils mangent plus de cent quatre-vingts livres de nourriture par jour, et qu'ils boivent copieusement. ) Ils vivent solitaires, marchent lentement la tête baissée, labourant la terre avec leur corne, déracinant les arbres et jetant les plus grosses pierres derrière eux. Leurs mœurs sont analogues à celles du sanglier.

1 2 3 4 5 6 7

## LE RHINOCÉROS.

Le rhinocéros que l'on a long-temps nourri à la ménagerie de Versailles, aimait beaucoup à se vautrer dans l'eau des bassins. Dans leur pays natal, ces animaux sont tourmentés par la piqûre des cousins et de diverses epèces de mouches; pour s'en défendre, ils se couvrent de boue qui se durcit au soleil, et couvre leur peau nue d'une cuirasse.

Les Asiatiques font le plus grand cas des cornes de rhinocéros, auxquelles ils prêtent des qualités merveilleuses : aussi le roi de Siam envoya-t-il à Louis XIV six cornes de rhinocéros, comme ce qu'il avait de plus précieux dans ses États.

# Le Chameau.

Le genre des chameaux est confiné dans une zone qui s'étend depuis la Mauritanie jusqu'à la Chine. Le chameau à une bosse, que l'on nomme dromadaire, occupe toute la longueur de cette zone du côté du midi; tandis que le chameau proprement dit, ou à deux bosses, ne se trouve que dans la partie septentrionale, depuis l'ancienne Bactriane jusqu'à la Chine; il conserve seul le nom de chameau. C'est un animal d'une figure très bizarre qui a le cou long et arqué vers le bas, les jambes mal faites, le dos chargé de deux bosses qui tombent recourbées de chaque côté du corps. Ces bosses ne sont point osseuses, elles sont composées d'une substance grasse et charnue.

Les chameaux et les dromadaires ont le pied très sûr; ils portent de lourds fardeaux, s'agenouillent pour recevoir la charge que l'on veut leur faire porter : ils sont très sobres et ont la faculté de rester plusieurs jours sans boire; ayant dans l'estomac une espèce de réservoir qu'ils remplissent d'eau, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, et qui se conserve fraîche, limpide, sans jamais la mêler aux autres alimens. Lorsque le chameau est pressé par la soif, il a la faculté de faire remonter une partie de cette eau, par le moyen d'une simple contraction de ses muscles.

Les chameaux que l'on possède dans ce moment à la ménagerie du Jardin des Plantes, sont mâles tous les deux. On croit qu'ils ont une quarantaine d'années. On les emploie à tourner le manège du puits pour faire monter l'eau nécessaire à une partie du jardin suisse. Ils boivent en été chacun quatre seaux d'eau par jour; mangent chacun cinquante livres de foin sans avoine ; ainsi un chameau ne coûte pas plus à nourrir qu'un cheval.

Divers essais ont été faits pour naturaliser un animal aussi précieux en Europe et dans les colonies européennes, partout ils ont été infructueux, excepté en Toscane où quelques chameaux introduits dans ce pays par le grand duc Léopold, s'y sont multipliés, et en quelques années se sont élevés jusqu' à deux cents.

MIROIR DE L'AVENIR

# L'Oracle des Garçons.

Une sorcière vint s'établir, un jour de fête de village, dans une masure. Là, elle distribua ses oracles. Ils n'étaient pas destinés à un seul individu, mais à une classe entière ; voici celui destiné aux garçons :

Bonheur aux sages, fortune aux prudens, contentement aux vertueux!

La vertu consiste à préférer le bien au mal, alors même qu'il en coûte de grands sacrifices, et ceux qui agiront ainsi n'auront besoin ni de richesses, ni d'honneurs, ni de louanges pour être satisfaits : l'amour de Dieu et l'assurance de lui avoir obéi leur suffira.

La prudence nous empêche de nous laisser éblouir par l'appât du gain, ou par l'ambition des grandeurs ; à mettre plus de soin à conserver ce que l'on possède que d'ardeur à acquérir ce que l'on n'a pas ; à faire plus de cas d'un ami gagné que d'un ennemi vaincu ; à ne jamais remplir sa main que de ce qu'elle peut conserver en se fermant.

Ceux qui se conduiront ainsi sont assurés de mourir riches et puissans.

La sagesse donne le bonheur ; car elle empêche le sage d'attacher un trop grand prix aux choses que l'on perd, et un bien moindre encore à celles qu'il ne peut avoir.

Le sage connaît le néant des amusemens ; il sait que ce qui paraît désirable aujourd'hui à l'homme frivole, ne lui causera demain que des dégoûts.

De même qu'un enfant pleure pour obtenir un jouet, qu'il brise un instant après ; car il ne s'amuse déja plus avec : ceux qui n'auront pas de sagesse seront toujours des enfans, et des enfans malheureux.

# L'Oracle des Jeunes Filles.

Je prédis du bonheur aux jeunes filles douces, aimables, modestes et économes.

Celles-là feront de bons mariages, lors même qu'elles ne seraient pas jolies : en attendant, elles seront heureuses,

Si elles respectent leurs parens;

Si elles s'attachent à acquérir des talens et de l'instruction;

Si elles savent se plaire dans leurs familles;

Si elles sont résignées aux volontés de Dieu, et qu'elles le prient avec ferveur, moins pour elles que pour leurs proches;

Si elles sont secourables pour les malades, compatissantes pour les affligés, près regardantes quand il faut dépenser pour leurs parures, et prodigues lorsqu'il s'agit de donner aux pauvres, et si elles font autant de bien qu'elles le peuvent.

Celles-là, je le prédis encore, seront heureuses : elles seront recherchées des hommes et chéries de Dieu.

Mais je prédis malheur aux filles insolentes, légères, dissipées, qui se déplaisent au foyer paternel, ne rêvent que bals et réunions nombreuses;

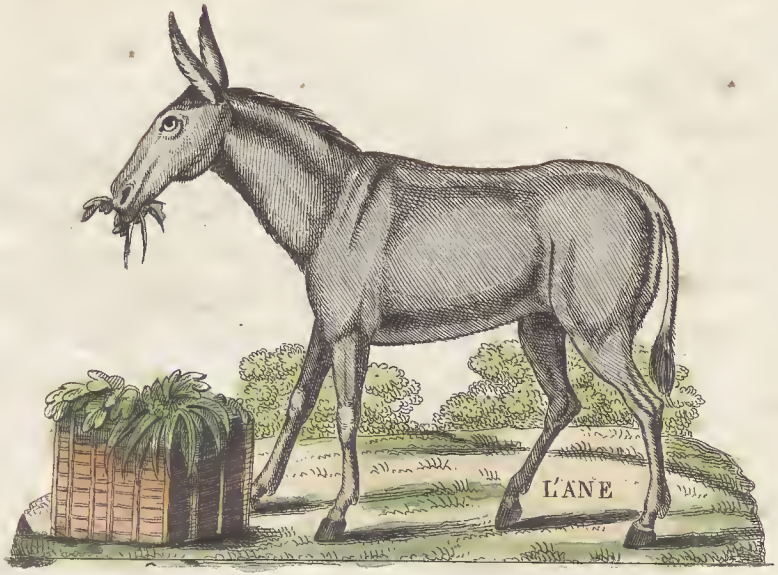
Qui préfèrent un ruban à une bonne action;

Qui dépensent, sans remords, plus d'argent pour une seule toilette, qu'il n'en faudrait pour mettre à l'aise une honnête famille.

Je prédis ennui et dégoût aux paresseuses, aux nonchalantes qui négligent de s'instruire, et qui passent leurs journées inoccupées.

Je prédis la perte de leurs amis aux curieuses, aux médisantes, aux indiscrètes.

Enfin, je prédis honte et déshonneur à celles qui méprisent les avis de leurs parens, se montrent désobéissantes, et mettent volontairement en oubli les préceptes de la religion.


L'ANE

# L'Ane.

Mal soigné, mal nourri, accablé de coups et de fardeaux, l'âne de nos contrées est, sans contredit, l'esclave le plus à plaindre. Son nom, réputé ignoble, est devenu une injure; son extrême patience, sa douceur, sa persévérance dans le travail passent pour de la stupidité. Cet injuste dédain pour un animal dont les services sont si utiles, et l'entretien si peu dispendieux, datent de la plus haute antiquité. Cependant, si nous ne connaissions pas le cheval, l'âne serait le plus beau de nos quadrupèdes. Il est, ainsi que les chevaux, susceptible d'éducation : on le dresse de même à différens exercices, et l'on en fait d'excellentes montures; tous les enfans savent combien sont amusantes les postes aux ânes du bois de Boulogne et de Montmorency.

Dans la première jeunesse, l'âne est gai, et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse, qu'il perd bientôt par suite des mauvais traitemens qu'il endure. Cependant il s'attache à son maître, le sent de loin, le distingue entre tous les autres hommes. Il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, et les chemins qu'il a fréquentés.

Un âne, après avoir resté six ans dans un village aux environs de Paris, d'où on l'ame-

nait deux fois par semaine dans cette ville, fut vendu et transporté dans un canton situé sur une route opposée. Après trois ans, on le conduit par hasard à Paris; l'âne s'échappe, reprend le chemin de son ancien domicile, entre dans la maison et va droit à la porte de l'écurie où il avait logé.

La race des ânes arabes, qui est fort estimée, se retrouve dans toute sa pureté en Égypte, où ils sont un objet de luxe. Tout le monde, au Caire, excepté les chefs militaires, va à âne; et dans cette ville, où il n'y a point de voitures, les dames du plus haut rang n'ont point d'autre équipage. On y en compte plus de quatre mille que l'on trouve toujours sellés, bridés, dans tous les carrefours, où on les loue, comme on loue ici nos carrosses de place.

LE CHEVAL.

# Le Cheval.

Tous les enfans connaissent le cheval, mais tous n'ont pas réfléchi sur l'excellence des qualités de cet animal, dont l'espèce fait une partie de la force et de la richesse des nations. La couleur naturelle du poil des chevaux est le *gris-rouge;* s'il est tout d'une seule couleur, on dit le cheval alezan; mais si la queue et la crinière sont noires, on dit qu'il est *bai.* Il y a le bai brun, le bai clair; il y a aussi des chevaux noirs, blancs, gris et pies; ces derniers sont marqués par de grandes taches de deux couleurs opposées.

Le cheval se souvient très long-temps des mauvais traitemens qu'il a éprouvés, surtout lorsqu'ils sont injustes. On a des exemples de vengeance de sa part qui supposent chez lui des combinaisons profondes. Il montre ses dents et semble rire lorsqu'il est content; il les montre aussi dans la colère, lorsqu'il veut mordre. Il se défend, quand il est attaqué, par les ruades de ses pieds de derrière et par ses morsures. Dans les deux derniers cas, on est toujours prévenu de ses intentions par l'abaissement de ses paupières en arrière.

Le cheval est aussi susceptible d'attachement pour l'homme, lorsqu'il en est constamment bien traité. Il tire quelquefois la langue pour lécher son maître, le suit et lui donne

des preuves de tendresse vraiment touchantes. Dans une des insurrections des Tyroliens, en 1809, les insurgés s'emparèrent de quinze chevaux bavarois qu'ils firent monter par autant de leurs cavaliers. Mais dans une rencontre qu'ils eurent avec un escadron du régiment de Bubenhoven, dès que ces chevaux entendirent la trompette et reconnurent l'uniforme du régiment, ils prirent le galop, malgré tous les efforts de leurs nouveaux maîtres, qu'ils emportèrent jusque dans les rangs des Bavarois où ils furent faits prisonniers.

Les peuplades d'Arabes nomades font consister leur bonheur dans la possession de bons chevaux ; aussi ces animaux sont-ils pour eux des compagnons plutôt que des serviteurs, et l'Arabe et son cheval rivalisent entre eux de soins et d'attachement. Le cheval n'était pas connu dans l'Amérique méridionale, lors de la découverte du Nouveau-Monde ; aussi la vue de ces animaux, et la terreur qu'ils inspirèrent aux naturels du pays, aidèrent beaucoup les Espagnols dans leurs conquêtes.

# Le vrai moyen de s'amuser.

Jules, Henri, Rose et Adeline étaient les quatre petits enfans de madame Dorval.

Réunis à la campagne de leur bonne maman, on pouvait croire qu'ils allaient bien s'amuser pendant leurs vacances; mais point : ils passèrent tout leur temps à se disputer sur le choix de leurs jeux.

Si Henri proposait de courir, Rose disait : Il fait trop chaud. Si Adeline regardait des images, les trois autres enfans faisaient sauter son livre en l'air, en disant : C'est *ennuyant* de rester tranquille. — On ne dit pas c'est *ennuyant*, Messieurs, reprenait Adeline d'un ton pédant. — On dit donc : c'est *ennuyeuse*, Mademoiselle, reprenait Henri. — Ce n'est pas vrai, je ne suis pas ennuyeuse. — Si. — Non. — Si. — Bonne maman, faites-les donc taire. — Bonne maman, c'est Adeline qui.... — Mon Dieu! mes enfans, interrompait madame Dorval, laissez-moi en repos; allez jouer dans le jardin. Et dans le jardin c'était le même désaccord que dans la maison; souvent le soir on pleurait au lieu de se divertir, et la bonne maman envoyait tout le monde coucher avant l'heure convenue.

Heureusement pour ces enfans désunis, mademoiselle Sara vint à la campagne. Made-

moiselle Sara était une personne de dix-huit ans au moins ; elle était nièce de madame Dorval. Bientôt ennuyée de ses petits cousins, elle leur dit un jour : Je vais vous faire jouer, et tous d'applaudir ; car ils faisaient grand cas de leur cousine. Je vous promets de bien vous amuser ; mais il faut vous soumettre à la loi que je vais vous imposer. Nous tirerons un jeu au sort ; le premier qui le refusera, ou qui ne jouera pas de bon cœur, sera chassé de la société, et obligé d'aller bouder tout seul pendant que les autres s'amuseront.

Ce qui fut dit fut fait. Le sort décida des jeux ; chacun y mit du sien, dans la crainte d'être chassé. Plus de querelles, plus de larmes ; le plaisir fut égal pour tous. Au bout de quelques jours d'épreuve, Sara dit aux enfans : « Eh bien ! si vous aviez eu les uns pour les autres autant de complaisance que vous avez eu de soumission aux arrêts du sort, vous ne vous seriez jamais ennuyés ; car, mes enfans, le meilleur moyen de bien s'amuser c'est d'avoir un bon caractère. »

Le Beau Canard huppé.

# Le beau Canard huppé.

Cet animal, par la beauté de son plumage et le goût exquis de sa chair, doit tenir le premier rang parmi les plus beaux de son espèce. Un faisceau de plumes longues, soyeuses, variées de blanc, de vert brillant et de pourpre, s'élève sur la tête du mâle, et forme une superbe aigrette, qui, en arrière, se balance sur le cou ; les nuances les plus riches et les plus éclatantes ornent le reste de son corps. La femelle, plus petite, dont la robe ne présente que des couleurs modestes, est privée de ce bouquet de plumes qui pare si pompeusement la tête du mâle.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale. Les cantons qu'elle fréquente le plus souvent sont les bois, les taillis, où serpentent des petites rivières ; quelquefois ils se perchent sur les arbres, dans les creux desquels ils déposent leurs nids. De là lui est venu le surnom de *canard branchu*. Ce canard est d'un caractère sauvage et méfiant.

Cependant, pris très jeune, il s'apprivoise volontiers; on l'acclimate aisément en France, et l'on peut, avec quelques soins, se procurer des générations domestiques, et augmenter par là le nombre de nos volailles les plus précieuses. Il est essentiel de le tenir dans un lieu

où les chiens et les chats ne puissent l'inquiéter. Il ne faut pas qu'une curiosité, toujours déplacée lorsque des oiseaux couvent, trouble la femelle lorsqu'elle est sur son nid : ce qui lui ferait abandonner ses œufs. En captivité, elle aime à couver dans une petite loge posée au bord de l'eau et ombragée d'arbres, où elle puisse entrer et sortir sans quitter l'eau.

Il serait encore mieux, pour la mettre à l'abri de tout accident, de former au milieu d'un bassin un petit îlot où serait un arbre, au pied duquel on placerait la cabane. Avec ces précautions, on peut être sûr de réussir ; mais il est très prudent de leur couper les pennes d'une aile, sans quoi on s'expose à les perdre.

LA CHEVRE

# La Chèvre.

La chèvre, vive, légère, capricieuse, est moins timide, et a, de sa nature, plus de sentiment et de ressources que la brebis. Elle vient à l'homme volontiers, se familiarise aisément, est sensible aux caresses, capable d'attachement ; mais ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et surtout que l'on parvient à la réduire en troupeau ; elle aime à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices.

Le mâle de la chèvre se nomme *bouc*, il a des cornes qui s'élèvent droites sur son front et se recourbent en arrière; toutes les chèvres n'ont pas des cornes, mais lorsqu'elles en ont elles sont semblables à celles du bouc, seulement moins longues. La couleur ordinaire de ces animaux est le noir ou le blanc, il y en a cependant qui sont pies de noir et de blanc ou de brun et de fauve. Ils sont robustes, aisés à nourrir, presque toutes les herbes leur sont bonnes. Le poil de nos chèvres s'emploie à fabriquer des étoffes communes ; mais celui des chèvres du Thibet, qu'on a acclimatées en France, produit ces beaux tissus que l'on nomme mousseline du Thibet et cachemire français.

## LA CHÈVRE.

La chèvre est d'une grande ressource pour les familles pauvres : mangeant toutes sortes d'herbes, n'exigeant d'autre soin que d'être préservée de l'humidité, elle donne un lait abondant, savoureux et plus nourrissant encore que celui de la vache. Les chèvres se laissent facilement téter, on les donne souvent pour nourrices à des petits enfans.

C'est avec la peau des chèvres que l'on fait le maroquin et le parchemin, la peau noire des souliers fins. Celle des chevreaux sert à faire les gants.

# La Maîtresse de Broderie.

Madame de Surville avait prié une de ses amies de lui procurer une maîtresse de broderie, pour donner des leçons à sa fille Élise. Quelle fut sa surprise, en voyant arriver à l'heure convenue une petite demoiselle de douze à treize ans, qui lui dit se nommer Cécile Berton, et se charger d'enseigner toutes sortes d'ouvrages de femme; car, ajouta-t-elle en baissant les yeux, j'en fais mon état.

Cécile Berton travaillait comme les fées, elle était douce, réservée, savait se faire écouter d'Élise, bien que celle-ci eût au moins la moitié de la tête de plus qu'elle. Ce phénomène semblait incompréhensible à madame de Surville. Lorsqu'on eut un peu fait connaissance, elle chercha à faire jaser sa petite merveille, comme elle l'appelait. Cécile se montra reconnaissante des égards que l'on avait pour elle; mais elle ne se laissa point aller au plaisir de causer. Elle était toujours exacte à l'heure, soit pour arriver donner sa leçon, soit pour repartir.

Un jour, cependant, elle ne vint pas, le lendemain encore; et le troisième, elle écrivit à madame de Surville pour la prier de l'excuser, et lui dire que de quelque temps, elle

ne pourrait reprendre ses leçons. Madame de Surville, prévoyant quelques malheurs survenus à Cécile, sortit avec sa fille pour aller la voir. Elles la trouvèrent dans une petite chambre, sous les toits, brodant assise auprès du lit d'une vieille femme malade. En voyant ces dames, Cécile rougit; mais la malade, qui n'était pas aussi discrète, témoigna une grande joie, et leur conta tout de suite qu'elle n'était pas sa mère, mais sa bonne.

« Le père et la mère de cette chère enfant, dit-elle, sont morts loin de leur pays, à peu « de distance l'un de l'autre. Je suis restée seule avec leur enfant en bas âge, que j'ai éle- « vée aussi bien que j'ai pu. Je lui ai appris tout ce que je savais; mais Cécile est si adroite, « que bientôt elle a été plus savante que moi. C'est elle qui me nourrit à présent. Une « femme peut bien élever un enfant; mais un enfant peut-il soutenir la charge d'une femme « vieille et infirme ? » — « Ne t'afflige pas, ma bonne, interrompit Cécile, Dieu y pour- « voira. »

« Vous avez raison, mademoiselle, dit madame de Surville, je serais heureuse si Dieu « voulait se servir de moi pour vous secourir.» Peu de jours après cette entrevue, la mère d'Élise parla à la reine de sa petite maîtresse de broderie; la reine, touchée de tant de courage et de tant de malheurs, fit à Cécile une pension de douze cents francs.

# Lettres d'Arthur à Casimir.

## LETTRE PREMIÈRE.

Londres, 21 mars 18...

Mon cher Casimir, depuis que nous sommes ici, j'ai sur ma table un grand papier sur lequel est écrit : *Lettres d'Arthur à Casimir sur l'Angleterre*, et depuis huit jours, je ne vois rien dans ce pays que mon papa trouve si fertile en observations. Ah ! si, cependant, un phénomène qui te surprendra autant que moi. Le surlendemain de mon arrivée, ma bonne vint me lever avec de la lumière. — Je ne veux pas me réveiller, lui dis-je, il ne fait pas jour ; jamais à Paris on ne se lève avant le soleil.

Là dessus nous disputons avec ma bonne. — Monsieur, je le dirai à madame. — Je m'en moque : maman ne vous a pas dit de m'éveiller la nuit. Et je me renfonce sous mes couvertures. Enfin j'entends que l'on m'appelle pour déjeûner. Je saute en bas de mon lit, je m'habille à la hâte, j'arrive dans la salle à manger: il était dix heures moins un quart ! J'en suis encore tout stupéfait.

Mon papa et maman ont bien ri de ma figure, puis il m'ont dit que c'était l'eff

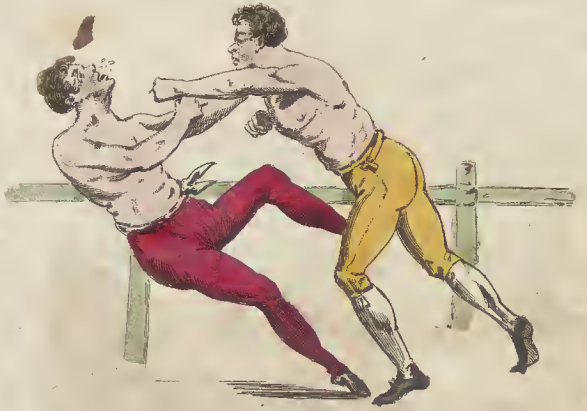
brouillards de la Tamise. Ils sont bien ennuyeux tout de même, ces brouillards : ils tombent continuellement, et maman, qui a peur du *croup* pour moi, ne veut pas me laisser sortir. Je regarde donc Londres par la fenêtre de l'hôtel de Paris. Je ne te dirai pas le nom de la rue : il est si bizarre que le diable n'y comprendrait rien.

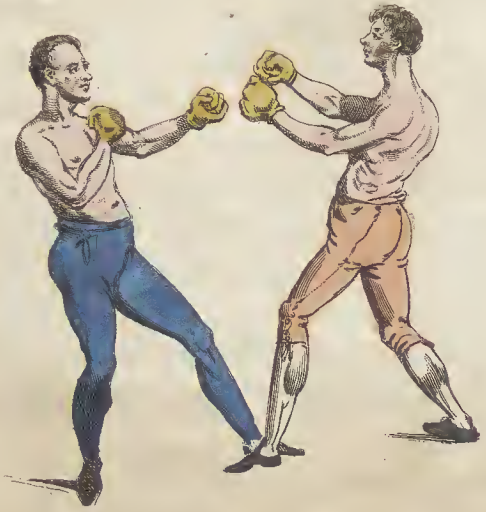
J'ai été interrompu par un accident arrivé dans la rue. Un cheval avait pris le mors aux dents ; les deux messieurs qui le conduisaient se croyaient morts : ils étaient pâles, et semblaient à chaque instant prêts à sauter par-dessus les bords de leur petit tilbury. Personne n'osait arrêter le cheval, lorsqu'un matelot, venant par derrière, saisit les deux roues si fortement que le cabriolet ne roulant plus, le cheval s'abattit. Alors on se précipita sur lui pour l'empêcher de se relever.

Cet homme si fort est un matelot américain. Tous les porte-faix du voisinage se sont réunis pour le porter en triomphe au cabaret, et boire avec lui la récompense que les deux messieurs ont donnée.

Adieu, cher Casimir, j'aurai soin de te continuer la relation de mon voyage.

Ton ami, Arthur BLONDEL.





# Lettres d'Arthur à Casimir.

## DEUXIÈME LETTRE.

Londres, 1er avril 18...

Enfin, mon cher Casimir, j'ai quelque chose de curieux à te conter. J'ai vu une merveille que l'on ne trouve qu'en Angleterre : un combat de boxeurs ! Tu penses bien que ce n'est ni papa, ni maman qui m'ont mené là. Je suis allé avec Georges, qui même a été bien grondé, comme si papa ne disait pas tous les jours qu'un voyageur doit connaître toutes les curiosités du pays qu'il visite.

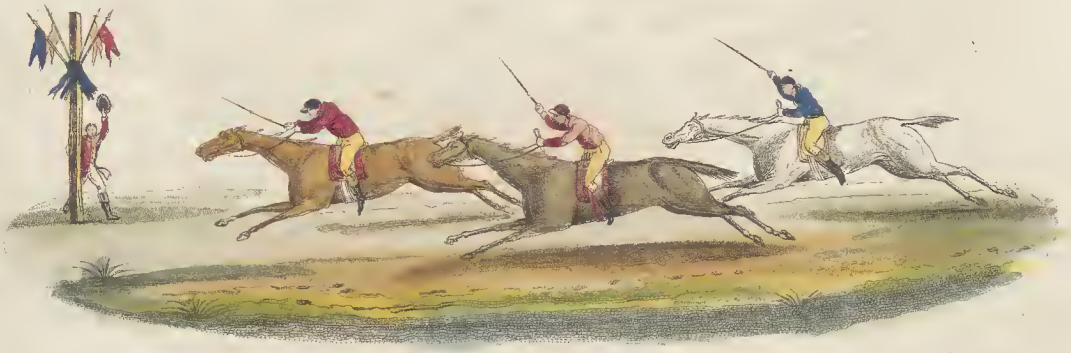
Enfin figure-toi donc que j'ai vu quatre hommes nus jusqu'à la ceinture, les mains dans des gros gants qui les leur rendent énormes, et que le métier de ces hommes est de se donner de terribles coups de poings pour amuser le public. On applaudit, on siffle, comme chez nous aux danseurs de corde, qui risquent bien aussi parfois de se rompre les membres pour nous divertir. C'est ce que m'a dit un Français, un monsieur qui a vu combien j'avais envie de pleurer, parce qu'un boxeur venait de tomber à terre, la figure toute couverte de sang.

Alors, pour ne pas avoir l'air d'un enfant, je me suis efforcé d'avoir l'air de m'amuser, et bientôt je me suis effectivement fort diverti. Le plus fameux boxeur est entré en scène; on le nomme, je crois, *Willam Boy*. Il passe pour l'homme le plus fort de l'Angleterre. J'aurais bien voulu le voir aux prises avec le matelot américain de l'autre jour.

Tant il y a que celui qui devait boxer avec Willam eut peur en regardant le gros poing de son adversaire se lever sur lui. Le voilà qui se penche en arrière sur la clôture, puis, faisant la plus drôle de culbute du monde, il s'est retrouvé sur ses pieds de l'autre côté, et s'est mis à courir comme un lièvre, tandis que Willam, qui avait eu la figure frottée par les souliers du poltron, restait le poing levé, la bouche béante, avec une figure si bête, que je me suis mis à rire, à me tenir les côtés.

Tout à coup Georges, craignant que les amis du poltron et ceux de Willam ne vinssent à se battre entre eux, s'est hâté de m'emporter à cheval sur son col, et je n'en ai pas vu davantage. Cependant je te le raconte, parce qu'on a dit à table que j'avais assisté à une scène de la vieille Angleterre.

Adieu. Ton ami pour la vie.



## TROISIÈME LETTRE.

Londres, 3 mai 18...

Comme nous quittons l'Angleterre dans très peu de jours, maman a désiré voir une course à New-Market. Nous y sommes tous allés en calèche. Le soleil brillait par intervalle; mais aussi, de temps en temps, le ciel se couvrait de gros nuages, et alors il pleuvait, et l'on voyait les rangs des piétons et toutes les calèches se couvrir de parapluies de toutes les couleurs, que l'on refermait sitôt que le grain était passé.

A notre retour, la dame de l'hôtel dit à maman : « Belle journée ! madame. » — « Oui, répondit maman, sauf la pluie. » — « Oh ! madame, rien qu'onze fois, bien belle journée printanière ! » Maman ne put s'empêcher de rire de l'aveuglement patriotique de la bonne Anglaise. Cependant papa prétend qu'elle n'est pas beaucoup plus ridicule que nous autres Parisiens, lorsque nous vantons notre beau climat de France à des Italiens ou à des Espagnols.

Après tout, les courses de New-Market ressemblent beaucoup à celles du Champ-de-

Mars. Ce sont, comme chez nous, des chevaux qui galoppent pour atteindre le but; seulement ici on a soin de faire monter les chevaux par des enfans. On prend les jockeis plus petits et les plus légers possible, afin qu'ils ne chargent pas les chevaux; ce qui rendrait leur allure moins rapide.

On dit aussi qu'à New-Market, comme chez les boxeurs, on parie des sommes énormes pour ou contre les coureurs. On cite un monsieur qui a risqué d'un seul coup quatre mille livres sterlings, ce qui fait beaucoup d'argent de France.

Adieu, mon cher Casimir, nous nous reverrons bientôt. Georges m'a promis de nous apprendre à boxer en cachette. Je dois aussi avoir un petit cheval pour aller au bois de Boulogne. Nous le monterons chacun à notre tour. Tu vois que nous nous amuserons bien. Va, la France est bien plus belle que l'Angleterre.

Tout à toi.

Le Faisan Doré

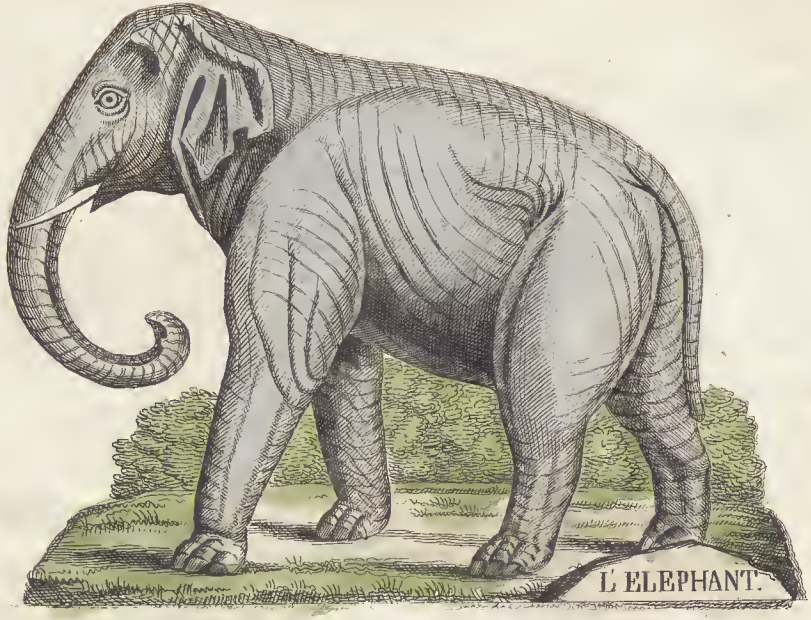
# Le Faisan doré.

Le faisan était autrefois l'oiseau de distinction des chevaliers errans, et l'honneur de leurs tables. Ils le chassaient par le moyen des oiseaux de proie dressés à saisir les faisans dans les airs. Depuis l'invention de la poudre à canon, on a renoncé à cette manière de chasser, qui n'est plus en usage qu'en Turquie. Les habitans des campagnes voisines du mont Caucase, où les faisans sont très communs, les prennent aux lacets. Ces animaux se plaisent dans les bois : ils se tiennent le jour à terre dans les taillis, et ils se perchent sur les grands arbres pour y passer la nuit. Le faisan est un mets exquis en même temps fort sain : aussi les gens riches n'épargnent-ils point la dépense pour les multiplier dans leurs terres.

De toutes les espèces de faisans, la plus belle est le faisan doré de la Chine ; c'est un de ces oiseaux que la nature semble s'être plue à parer dans sa magnificence. L'or, l'azur, la pourpre, brillent sur son manteau. De longues plumes soyeuses tombent le long de son cou et quand il veut il les relève pour en former au-dessus de sa tête un panache

doré. Leur queue, plus longue que celle des faisans ordinaires, est émaillée de plus brillantes couleurs.

Ces oiseaux, qui se nomment aussi tricolor-huppés sont originaires de la Chine, d'où on les transporte en Europe. Ils se sont fort bien acclimatés dans les ménageries, et même dans les parcs. Leur éducation exige plus de soins et d'attention que celle des faisans communs. Ils sont plus délicats; l'humidité et l'inconstance de notre climat les fait souvent périr : en ayant soin de les préserver du froid, et en les tenant dans un lieu sec, on les élève parfaitement. Leur nourriture est la même que celle des faisans d'Europe; mais étant moins ombrageux et moins sauvages, on les prive avec plus de facilité.



L' ELEPHANT.

# L'Eléphant.

Tout le monde en France connaît la figure de l'éléphant. Outre celui du roi de Siam qui a fait durant tout un hiver la joie de nos enfans au cirque des frères Franconi, o peut tous les jours observer ceux du Jardin des Plantes; et surtout le plus jeune, qui monté par son cornac, sort de la ménagerie, fait le tour du jardin, et va se rendre dan un petit parc, dont il ouvre et ferme la porte avec sa trompe. On peut admirer la dextérit de cet organe avec lequel l'éléphant exécute tout ce que nous faisons avec nos mains. O peut les voir se baigner dans le bassin qu'on leur a préparé; puis, en sortant de l'eau, s rouler dans la poussière : ce qui leur est nécessaire, parce que leur peau, épaisse et raboteuse comme l'écorce des arbres, étant sujette à se gercer, l'espèce de crotte dont ils s couvrent entretient une humidité qui lui donne de la souplesse. Il ne reste donc plus à apprendre que le nom des pays dont ils sont originaires, et la manière dont on en fait la chasse.

On trouve les éléphans dans toute l'Afrique et dans la partie méridionale de l'Asie; ceux-ci sont plus doux, plus intelligens, plus faciles à dompter. Le luxe des princes d'Asie consiste à en entretenir beaucoup. Ils servent à transporter des fardeaux, ou bien on les

emploie pour monture. Les femmes des grands sont portées, dans leurs voyages, dans des espèces de cages à treillis placées sur le dos des éléphans : et dans ce cas, on les couvre de riches harnais. On les peint, on met des anneaux d'or à leurs défenses, on suspend même quelquefois des diamans à leurs oreilles. Les éléphans d'Afrique restant toujours farouches, ne sont recherchés que pour leurs défenses, qui est l'ivoire, dont les Africains font un grand commerce avec l'Europe.

Dans l'état de liberté, les éléphans vivent en troupes; ils nagent fort bien : lorsqu'ils entrent dans des eaux profondes, ils portent leurs trompes en l'air pour se conserver la faculté de respirer. Ils sont doux et ne font de mal que lorsqu'ils sont forcés de se défendre. Pour les prendre, on forme une enceinte de pieux qui présente une entrée étroite; on a des éléphans privés et dressés qui vont dans les bois chercher les éléphans libres; ils les font entrer dans l'enceinte où des hommes qui passent facilement dans les intervalles des pieux qui retiennent les éléphans, les attachent fortement et leur refusent toute nourriture. Ces animaux, qui sont fort gourmands, en peu d'heures sont domptés. Leur nourriture exige une forte dépense : outre de l'herbe et des feuilles, on leur donne du riz, des fruits, des racines, du pain, du sucre, du poivre, de la muscade. Ils aiment le tabac et il n'y a point de travail que l'on n'obtienne d'eux pour un verre d'eau-de-vie.

# L'Entêté.

Ernest était faible et maladif. Son papa lui disait souvent : « Mon enfant, tes membres manquent de souplesse et de vigueur ; laisse aux autres les exercices qui réclament ces deux qualités, et contente-toi des jeux paisibles qui semblent faits pour toi. » Mais Ernest, par entêtement, ne se plaisait au contraire que sur la pelouse où se réunissaient les vigoureux enfans du village. Toujours il les provoquait à la course et à la lutte, et il rentrait bien souvent chez son père fort mal ajusté. Cependant jusque-là ses blessures s'étaient trouvées peu graves : une leçon plus sévère l'attendait.

Un matin qu'il s'était rendu au lieu ordinaire du rendez-vous, il y trouva tous ses petits compagnons consternés. Leur cerf-volant venait de s'accrocher à la plus haute branche d'un vieux chêne. Ils avaient traîné une vieille échelle au pied de l'arbre ; mais elle n'atteignait qu'à l'endroit où le tronc se divisait en deux branches, l'une vivace et couverte de feuilles, l'autre morte et alongeant ses grands bras desséchés : c'était à celle-là que pendait le cerf-volant.

Chacun disait son mot sur la difficulté de le déloger : l'un proposait de l'abattre avec des

pierres; l'autre d'aller chercher une longue gaule, et tous de s'écrier : « Ah ! si Claude était ici, il ne serait pas embarrassé, celui-là ! » Et Claude était un jeune berger, le plus robuste compagnon qui fût à dix lieues à la ronde.

Ernest entendant cela, se mit en tête de faire ce que l'on attendait de Claude, et offrit de gravir à l'extrémité des branches mortes du vieux chêne. — Vous n'en viendrez pas à bout, s'écrièrent tous ensemble les petits paysans. — N'essayez pas, M. Ernest; votre papa gronderait. Mais Ernest était entêté. Pour toute réponse, il jeta un livre qu'il tenait à la petite fille qui venait de parler, gravit l'échelle, et s'aventura sur l'arbre.

Dès les premiers pas, ses pieds glissèrent. Il essaya de se retenir ; mais ses mains trop faibles lui manquèrent, et il tomba rudement sur la pelouse, et se cassa une jambe. Il fut malade bien long-temps, il souffrit beaucoup ; puis les médecins déclarèrent qu'il resterait boiteux. Ses parens ne l'en aimèrent pas moins ; mais il fut cruellement puni de son entêtement, en marchant toute sa vie avec des béquilles.

# Un peu d'aide fait grand bien.

## CHAPITRE PREMIER.

Le 4 septembre, jour de Sainte-Rosalie, une jolie petite fille, à laquelle on avait donné cinq francs pour sa bonne fête, réfléchissait à l'usage qu'elle en ferait. On désire avoir de l'argent, et puis dès qu'on en a, on en est embarrassé; car on désire beaucoup de choses. Rosalie réfléchissait donc, assise derrière une croisée qui donnait sur l'une des contre-allées des Champs-Élysées. Au bas de la fenêtre était un joueur de marionnettes, qui réfléchissait aussi. La baraque de Polichinelle était couchée sans honneur à côté de lui, et un petit garçon ouvrit lentement la boîte qui renfermait les acteurs de la troupe.

Leur vue attira bientôt l'attention exclusive de Rosalie. L'homme âgé prit des mains de l'enfant une dame Polichinelle, les jupons en guenilles et la figure sale; il la rejeta d'un air triste. Vinrent ensuite Polichinelle, la tête fendue; Arlequin, avec un bras de moins; le commissaire, sans robe; le diable, sans queue et avec une seule corne! — Allons, dit l'homme en parlant tout haut, il faut y renoncer: il en coûterait au moins cinq francs pour

remettre tout cela en état, et nous ne les avons pas. — Comment ferons-nous pour gagner notre vie ? dit l'enfant d'une voix tremblante. — Je ne sais, reprit l'homme. Et l'enfant se prit à pleurer. Rosalie voyait et entendait tout.... Il ne fallait que cinq francs ! elle les avait. Sans balancer davantage, elle écarte la jalousie, et lance son offrande.

L'homme, surpris, lève les yeux, et ne voyant qu'une enfant, il l'interroge avant de la remercier, pour savoir si un don aussi considérable n'est pas l'effet d'une méprise de sa part. La maman, qui était venue se placer à côté de sa petite fille, fit signe au joueur de marionnettes que l'argent était bien à lui.

Alors il n'y eut plus de bornes à la joie du père et de l'enfant. La baraque délaissée fut relevée ; le petit garçon, après avoir remis sa boîte sur son dos, s'arma d'une trompette, pour annoncer une représentation. Et la gent enfantine d'accourir. La troupe mutilée joua encore une fois; mais avec une verve et une gaîté qui firent oublier son pitoyable état.

## CHAPITRE SECOND.

Trois ans s'étaient écoulés. Rosalie, qui avait onze ans, ne songeait plus aux cinq francs donnés aux joueurs de marionnettes que de temps à autre, comme l'on aime à se rappeler un jour où l'on a été content de soi. Mais le plus souvent elle en était à cent lieues.

Telle était sa disposition, lorsqu'un matin on lui apporte un billet pour une loge d'un théâtre de fantoccini, établi depuis peu dans l'un des plus beaux quartiers de Paris. Le porteur qui remet le papier déclare qu'il est payé. C'est un cadeau pour la Sainte-Rosalie, rien n'est plus sûr.

Les petits journaux avaient déja parlé de ce nouveau spectacle comme étant fort en vogue. Les jeunes princes l'avaient honoré de leur présence, et Rosalie se trouvait fort contente d'y aller à son tour. Elle part donc avec sa maman et plusieurs de ses petites amies. On arrive. La loge était aux premières d'avant-scènes ; la salle, toute neuve, jolie et bien

ornée. La pièce que l'on allait représenter était annoncée sur l'affiche sous ce titre : Première représentation *du Jour de Sainte-Rosalie.*

La toile se lève. Le théâtre représente le bord de la mer. On voit sur le rivage un pauvre Polichinel, la mère Gigogne et Arlequin qui viennent de faire naufrage. Ils sont mutilés, presque nus ; ils disent adieu au monde, et leurs plaintes, quoique grotesques, sont cependant touchantes. Tout à coup paraît une jolie petite fée : elle lève seulement son doigt, et voilà les marionnettes sur pied, richement vêtues. Le rivage disparaît et fait place à un beau jardin où tout annonce l'abondance. Puis chaque acteur vient à son tour célébrer la bonne petite fée et le jour de Sainte-Rosalie.

Ce petit drame était l'histoire du joueur de marionnettes : les cinq francs de Rosalie avaient fait sa fortune ; tant il est vrai

Qu'un peu d'aide fait grand bien.

# Les deux Matelots.

Deux matelots, revenus récemment de lointains pays, causaient sur le port. « J'ai fait « un bon voyage, dit l'un, le temps a été constamment beau. Pendant notre traversée, la « guerre a été déclarée et nous avons fait de riches prises aux Hollandais et aux Portugais. « Chaque homme de notre équipage a reçu vingt louis pour sa part : c'est quelque chose « que cela.

« Ajoutez que notre vieux contre-maître m'avait remis sa montre avant d'aller mesurer « les profondeurs de l'Océan, et qu'il est mort en route. J'ai, de plus, glissé à bord une « jolie cargaison de singes et de perroquets qui sont bien arrivés. Je peux donc dire que « j'ai fait un heureux voyage.

« Pour nous, répondit l'autre, nous avons eu aussi du bonheur. Commandés pour aller « renforcer la station du Sénégal, nous sommes arrivés au moment où les nôtres allaient « commencer un combat inégal; notre seule présence a fait fuir l'ennemi. Deux jours « après, une tempête épouvantable nous assaillit. Jamais on ne vit un temps pareil! im- « possible de manœuvrer. Nous courions comme si Satan en personne nous eût poussés, « et l'on entendait ces effroyables craquemens précurseurs du naufrage.

« Le capitaine criait de couper les cordages; mais personne, hormis moi, ne sem-
« blait l'entendre. Je me saisis d'une hache et je fus assez heureux pour obéir à propos; et
« tous, le capitaine le premier, dirent que j'avais sauvé le bâtiment. Nous n'avons fait
« qu'une prise, c'était un bâtiment négrier. Comme nous étions près de la côte d'Afrique,
« il nous fut facile de rendre ces malheureux noirs à la liberté. Je crois encore entendre
« leurs bénédictions! Enfin, non loin du port, nous avons pris à la remorque un brick
« marchand, qui, ayant perdu tous ses agrès, allait périr. Ainsi, nous avons fait aussi un
« bon voyage. »

*Le papa.* Lequel des deux matelots, mes enfans, a fait la meilleure traversée?

*Albert.* Celui qui a rapporté tant d'argent, de si beaux perroquets et de si jolis petits singes.

*Eugène.* Oh! non, mon frère. C'est celui qui a mérité les éloges de son capitaine et ceux de ses camarades, qui a sauvé les noirs et le brick marchand.

*Le papa.* Vous avez raison, Eugène. L'argent et tous les biens de la terre peuvent nous être enlevés, tandis que le souvenir d'une bonne action nous suit toute notre vie et nous est compté après notre mort.

Le héron blanc.

# Le Héron.

Cet oiseau semble condamné à une vie d'indigence ; il ne connaît que l'embuscade pour saisir sa proie. On le voit pendant des heures, des jours entiers, dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, immobile pour guetter une grenouille ou un poisson. Paraissant ainsi réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, il doit subir de longs jeûnes.

Les hérons sont de l'espèce appelée *demi-nocturne*. Ils habitent sur le bord des lacs, des étangs, des rivières : ils vivent de poissons, de reptiles et d'autres insectes aquatiques ; ils nichent sur les arbres. Leurs petits sont nourris dans le nid, et ne le quittent que lorsqu'ils sont en état de voler. Cet animal, toujours triste, solitaire, reste continuellement exposé aux injures de l'air, même dans les plus mauvais temps ; et il arrive souvent d'en prendre qui sont à demi-gelés et tout couverts de verglas, lorsque l'hiver est rigoureux.

L'immobilité des hérons pendant le jour est pour eux une sorte de repos ou de sommeil ; car ils ne dorment guère la nuit. C'est le moment où ils pêchent, et on les entend crier à toute heure et dans toutes les saisons. Ils ont de cruels ennemis dans l'aigle et le faucon :

ce n'est qu'en s'élevant au haut des airs, et en conservant toujours le dessus, qu'ils évitent leurs attaques ; mais s'il est surpris, le héron passe sa tête sous son aile, et présente son bec pointu à l'oiseau ravisseur qui, fondant avec impétuosité, se perce ainsi lui-même. Ce bec est pour le héron une arme défensive d'autant plus dangereuse, qu'il s'en sert dans le moment où l'on s'y attend le moins. C'est pourquoi les chasseurs ne doivent l'approcher qu'avec précaution lorsqu'il est blessé ; car en étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde, et l'œil de son ennemi est toujours le but où il vise.

C'est du héron que proviennent ces plumes si fines et si blanches, que l'on nomme vulgairement *esprit*, qui sont si recherchées et si chères.

L'OURS BLANC

# La Hyène.

Les anciens ne connaissaient la hyène que sur le rapport des voyageurs, et d'après les récits toujours merveilleux des Orientaux, qui prétendaient que non-seulement la hyène attirait les chiens en imitant le vomissement, mais qu'elle contrefaisait la voix humaine, appelait les hommes par leur nom pour les égarer. Son ombre suffisait seule pour ôter aux chiens le sens de la voix, son regard rendait les animaux immobiles, et de son pied gauche elle assoupissait tout ce qu'elle touchait.

On avait aussi singulièrement altéré la description de la hyène, en disant que son cou était formé d'un seul os attaché fortement à l'épine du dos, et que sa bouche, dépourvue de gencives, n'avait de même qu'un seul os continu au lieu de dents. On trouve la hyène dans presque tous les climats chauds; c'est un animal carnassier, qui ressemble au loup par la figure et qui a une crinière comme le cheval, mais qui s'étend tout le long du dos. Le reste de son poil est court et très touffu; sa couleur est jaunâtre, rayée transversalement de brun sur les flancs et sur les pattes. Sa queue est assez longue; les poils, ainsi que ceux de

la crinière, en sont longs, de couleur roussâtre et terminés de brun ; la tête est couverte de poils courts, d'un brun grisâtre, et le dessous du corps est d'un blanc sale.

La hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, et lorsqu'elle combat contre des chiens, elle commence toujours par leur couper les pattes d'un seul coup de mâchoire. Lorsque sa proie lui manque, elle creuse la terre avec ses pieds, et en tire par lambeaux les cadavres des hommes et des animaux que, dans les pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. La hyène a, dans son aspect, quelque chose de bizarre, d'effrayant ; elle tient toujours son train de derrière beaucoup plus bas que celui de devant, non qu'elle ait les jambes de derrière plus courtes, mais parce qu'elle en plie fortement les articulations, et cette habitude lui donne quand elle marche l'air de boiter.

# Le Castor.

Le castor forme le dernier anneau de la chaîne qui unit les animaux terrestres aux poissons ; comme la chauve-souris unit les oiseaux aux quadrupèdes. Ainsi que les abeilles, les castors vivent en société et exécutent, avec le seul secours de leur merveilleux instinct, des travaux que l'homme ne peut entreprendre qu'après de longues études. Le castor ressemble aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, couvertes d'une épaisse fourrure dont la couleur varie, et ses pieds de devant pourvus de doigts séparés qu'il emploie comme des mains. Il est semblable aux poissons par sa large queue garnie d'écailles qui lui sert à se diriger dans l'eau, et ses pieds de derrière armés de nageoires.

C'est au mois de juin ou de juillet que les castors s'assemblent, lorsqu'ils sont forcés de se construire une nouvelle habitation. S'ils choisissent le bord d'une rivière, ils construisent une chaussée en travers, pour arrêter les eaux ; choisissent un gros arbre qui par sa position puisse tomber dans la rivière ; autant de castors qu'il peut en tenir autour, entreprennent de l'abattre, sans autre instrument que leurs dents, et ils ne le quittent point qu'il ne soit abattu, depecé et transporté. Ils travaillent assis, et outre l'avantage de cette position com-

mode, ils ont le plaisir de ronger de l'écorce fraîche et du bois tendre qu'ils préfèrent à tout autre aliment. Après avoir barré la rivière avec le tronc de l'arbre, avoir enfoncé des pilotis pour le soutenir, entrelacé des branches flexibles, recouvert le tout avec de la terre qu'ils gâchent avec leur large queue; fait, en un mot, une digue parfaite, les castors se séparent en tribus plus ou moins nombreuses; mais toujours en nombre pair, autant de mâles que de femelles.

Chaque tribu travaille séparement à son logement particulier. Ce sont des maisonnettes à un ou plusieurs étages, presque toujours ovales ou rondes, bâties dans l'eau sur pilotis, ayant deux ouvertures, une du côté de la terre, l'autre donnant sur l'eau. Cette espèce de fenêtre leur sert à prendre le bain. Pendant la plus grande partie du jour, on les voit debout la tête et les parties antérieures du corps élevées, et les parties postérieures plongées dans l'eau. Ces édifices maçonnés avec solidité, enduits en dedans et en dehors, à l'abri de l'eau des pluies, sont très sûres, très propres et très commodes. Le plancher sur lequel ils ne font ni ne souffrent aucune ordure, est jonché de rameaux de bois et de sapins; et chaque tribu a son magasin qui renferme les vers que ces habitans doivent consommer ensemble.

# Les Ecoliers Gardes Nationaux.

Un maître de pension avait, dans son enclos, deux superbes pommiers. Chaque printemps ils se couvraient de fleurs : on voyait les petits fruits se nouer, puis grossir, puis se colorer ; mais mûrir point. C'était à grand'peine, et dans les années les plus abondantes, si le sommet des branches les plus élevées conservait quelques fruits que le bon M. Maréchal pût récolter et serrer pour l'hiver.

Ce n'était ni à ses domestiques, ni à ses voisins qu'il pouvait se plaindre de cette infidélité ; l'évidence accusait ses élèves. Les reproches, les menaces même furent prodigués aux petits voleurs ; mais en pure perte. Le plaisir de *goûter* les pommes était plus fort que tout. Enfin, cette année, la récolte s'annonçant magnifique, M. Maréchal s'avisa d'un expédient pour la sauver.

Les bambins ne rêvaient que garde nationale : ils marchaient au pas, faisaient l'exercice avec tout ce qui leur tombait sous la main. Messieurs, leur dit leur maître, j'ai l'intention de former ici une garde citoyenne. — *Vivat!* vive notre Maréchal! — De dix à quinze ans on peut s'enrôler. — Tous! tous! crièrent les enfans enthousiasmés. — Un moment, Messieurs, il faut que vous connaissiez vos droits et vos devoirs.

*Article* 1er. La garde nationale est instituée pour le maintien de l'ordre public et la conservation des propriétés particulières.— *Vivat!*

*Article* 2. Sur la réquisition de l'autorité civile, la garde nationale doit fournir des postes et faire des patrouilles sur tous les points menacés par les perturbateurs. — *Vivat!*

*Article* 3. La garde nationale sera armée et équipée. — *Vivat! vivat!* — Mais seulement quand elle montera la garde. — Les enfans : Et les revues?— Nous verrons plus tard.

*Article* 4 *et dernier*. Les officiers et sous-officiers seront pris au sein de ladite garde et nommés par elle. — *Vivat! vivat!*

L'organisation de cette brave milice, ainsi convenue, fut bientôt terminée. Ceux qui étaient désignés pour monter la garde avaient le sabre et la giberne en bandouillère par-dessus la blouse, le fusil sur l'épaule et le schako de papier. Les premiers postes furent placés, pendant la récréation, aux pieds des deux pommiers. Il fallait voir avec quelle gravité et quelle exactitude ces factions étaient faites! comme les rondes d'officiers s'exécutaient ponctuellement! et surtout comme les pommes, ainsi gardées, mûrirent et furent récoltées intégralement par la ménagère de M. Maréchal!

C. Heu.

# Les Estampes.

Amédée et sa sœur regardaient les estampes d'un gros livre. Il y en avait de fort belles, et beaucoup représentaient des tableaux que les enfans avaient vus, ou dont ils avaient entendu parler. Maman, dit Élisa, n'est-il pas vrai que l'on copie les tableaux par la gravure, comme l'on multiplie les écrits à l'aide de l'imprimerie? — Oui, mon enfant; mais comme votre jeune frère n'a aucune idée du mécanisme de l'imprimerie, votre définition ne l'éclairera pas beaucoup. D'ailleurs elle est incomplète, en ce que l'imprimerie ne reproduit que des écrits déja faits, et que toutes les estampes ne sont pas nécessairement des copies de tableaux; qu'il n'y a aucune analogie entre un auteur et son imprimeur, tandis qu'un graveur est un artiste qui souvent marche de pair avec le peintre.

Approchez-vous de moi; je vais vous expliquer cette différence sur votre livre. Vous voyez de ce côté-là ce qu'on appelle le texte : eh bien! cette page a été écrite par celui qui l'a pensée, absolument comme vous écrivez vos devoirs. Cela fait, on la donne à l'imprimeur. L'imprimeur range l'une à côté de l'autre, dans des cases, des lettres de fonte que l'on nomme caractères, et cela jusqu'à ce qu'il ait reproduit tous les mots, toutes les

lignes, enfin la page entière. Ce travail fini, on frotte avec de l'encre toutes ces petites lettres de fonte; on applique dessus une feuille de papier blanc, et, au moyen d'une machine que l'on nomme presse, le contenu de la page se trouve imprimé sur le papier, à peu près comme je vais imprimer sur votre main les petites aspérités de mon dé, en l'appuyant dessus.

Passons maintenant à la gravure. L'artiste qui veut employer ce moyen de reproduire le tableau d'un grand maître ou ses propres dessins, prend une planche de cuivre, s'arme d'un instrument d'acier tranchant que l'on nomme *burin*, et commence à dessiner en entamant son cuivre, et en y traçant en creux les contours, puis les ombres, les hachures, et ces mille petits traits si délicats, qu'il vous serait impossible de les reproduire avec un crayon sur du papier.

La planche ainsi gravée, le travail qui reste à faire pour la tirer est à peu près le même que celui de l'imprimerie. A son exemple, la gravure peut faire des milliers de tableaux d'un seul, et met, par ce moyen, les quatre parties du monde à portée de le connaître.

Le Secrétaire

# Le Secrétaire.

Le secrétaire peut être regardé comme une variété intermédiaire entre toutes les espèces d'oiseaux de proie : il a quelque caractère de chaque espèce et ne peut pourtant être rangé parmi aucune. Ces oiseaux, armés comme les carnassiers, n'ont rien de leur férocité, leur bec n'est pour eux ni une arme offensive, ni même défensive : ils fuient au lieu d'attaquer ; et, pour éviter un ennemi, même faible, ils courent avec une vitesse extrême, ou font des sauts de huit à dix pieds de haut. Poursuivis, ils préfèrent la course au vol et font alors des enjambées démesurées.

Ils construisent leur nid en forme d'aire, comme celui de l'aigle ; ils le garnissent en dedans avec de la laine et des plumes, et le placent dans le buisson le plus haut et le plus touffu, et quelquefois sur un grand arbre. Le même nid sert très long-temps au même couple, qui, comme les aigles, habite seul un domaine assez étendu. Le mâle et la femelle se quittent rarement.

Lorsque le secrétaire rencontre ou découvre un serpent, il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fatiguer ; puis il le prend par la queue, l'enlève à une très grande hauteur en

l'air, le laisse retomber, et répète ce manège jusqu'à ce que le serpent soit mort. Pris jeune, le secrétaire s'apprivoise aisément : il n'est ni dangereux, ni méchant; il s'accoutume à vivre dans la basse-cour avec la volaille, et si on a soin de le bien nourrir, il ne lui fera aucun mal; et même, si quelque querelle s'élève entre les poulets, il accourt aussitôt pour les séparer. Aussi les Hollandais du cap de Bonne-Espérance ont-ils soin d'en élever dans leurs basses-cours pour y maintenir l'ordre et y détruire les rats, les serpens, les lézards, qui s'y introduisent pour dévorer la volaille et les œufs.

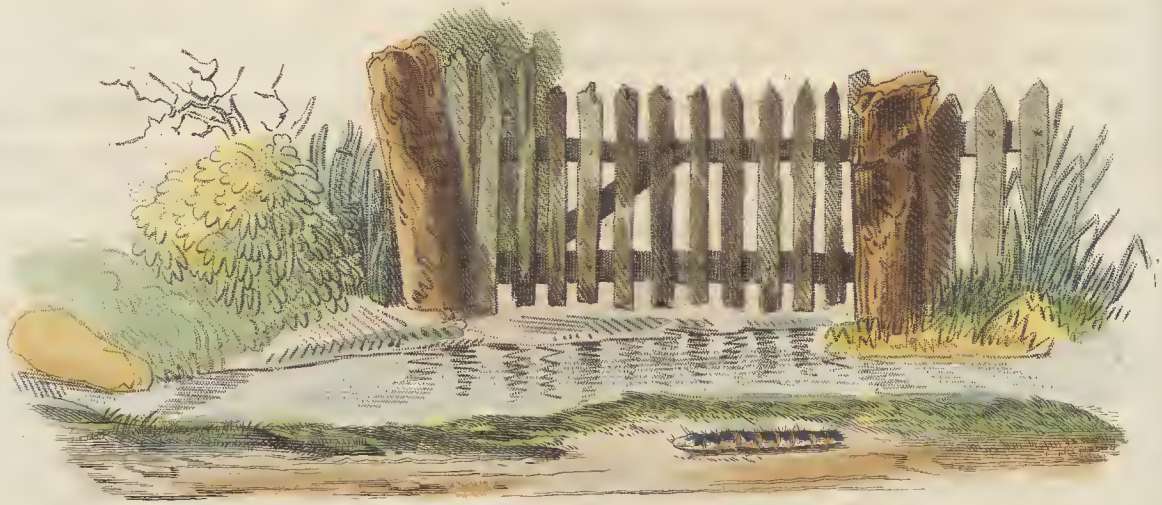
Cet oiseau d'Afrique s'accommode assez bien de notre climat d'Europe, car il y en a qui ont vécu dans des ménageries d'Angleterre et de Hollande : on les nourrissait de viande; ils étaient très friands d'intestins et de boyaux qu'ils assujétissaient sous leurs pieds en les mangeant, comme ils eussent fait d'un serpent.

# Le Serpent.

Les serpens qui sont un objet de terreur pour les hommes et même pour les animaux, ne sont pas tous également dangereux : il est des espèces parfaitement innocentes qui vivent dans les maisons et que l'on apprivoise aisément dans le midi de l'Italie : des femmes rendent domestique la couleuvre à collier ; elles la portent autour de leurs bras, la réchauffent dans leur sein, et s'en font suivre à la promenade. Le serpent *corail* est fort doux ; les habitantes des Florides en font des espèces de colliers à cause de sa jolie couleur de feu.

Les mœurs des serpens sont assez douces : presque jamais ils n'attaquent l'homme sans être provoqués. Le serpent à sonnette, l'un des plus venimeux de ceux qui habitent en Amérique, prévient de son approche, par le bruit des anneaux qui garnissent sa queue ; malgré son venin, les cochons le dévorent sans danger. Tous les serpens se nourrissent de matières animales, qu'ils digèrent lentement. Un seul repas peut leur suffire pour plus d'une semaine, et ils ne boivent pas. On a vu de ces animaux demeurer plusieurs jours pour avaler une grosse proie : de sorte que la partie qui était arrivée dans l'estomac était digérée avant que les portions qui étaient encore en dehors de la gueule eussent été entamées.

L'accroissement des serpens est lent dans nos climats : ils demeurent pendant tout l'hiver engourdis dans des trous en terre. Aux premiers beaux jours du printemps, ils s'éveillent, s'agitent au soleil, et changent de peau. Les anneaux que les serpens à sonnettes ont à la queue, et qui rendent le son qui avertit de leur approche, se forment avec les débris de la peau que ce reptile perd tous les ans. Les gros serpens des Indes qui ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, sont très forts : ils s'entortillent autour d'un arbre et attendent en embuscade l'arrivée de quelque animal qu'ils arrêtent, qu'ils étouffent et qu'ils dévorent ensuite à loisir. Les serpens plus petits grimpent sur les arbres pour y prendre les oiseaux jusque dans leurs nids. Les boas sont des serpens fort gros, mais sans venin, qui sont dangereux par leur force extraordinaire : ils écrasent sous leurs replis les cerfs et les daims qu'ils avalent ensuite sans les mâcher.



# La Chenille.

Les chenilles qui paraissent si laides aux enfans, et même dont quelques-uns ont peur, sont cependant bien curieuses à observer. Filles des papillons, elles sont destinées à devenir papillons elles-mêmes ; mais avant de prendre cette jolie forme, elles vivent et travaillent dans l'état de chenille, sur les feuilles des arbres, sous l'écorce des branches, sur les plantes et jusque dans les fruits.

De tous les insectes travailleurs, la chenille est celui dont les ouvrages sont les plus variés. C'est la chenille du mûrier, vulgairement appelée ver à soie, qui nous fournit la matière dont on fait les étoffes de soie. Le produit de ces insectes forme une branche considérable de commerce dans le midi de la France, l'Espagne, l'Italie et la Chine. On peut élever des vers à soie à Paris, mais seulement pour son amusement, le climat y étant trop incertain pour que l'on en puisse espérer un bénéfice assuré. Quoique toutes les espèces de chenilles filent, on n'est encore parvenu à tirer parti que des *cocons* de celle du mûrier. Les vers nourris sur le mûrier blanc donnent de plus belle soie que ceux qui vivent sur le mûrier noir.

Les chenilles changent plusieurs fois de peau avant de se transformer en *chrysalides;* celles qui donnent les papillons de jour en changent trois fois, et celles dont viennent ces beaux papillons de nuit, nommés *phalènes,* en changent quatre. Ce changement ou *mue* se nomment maladie chez les vers à soie, et leur coûte quelquefois la vie. La dépouille que la chenille rejette chaque fois est si complète, qu'elle paraît elle-même une véritable chenille ; on y retrouve toutes les parties du corps de l'insecte : poils, fourreaux des pattes, crochets des pieds, crâne, mâchoire, dents, tout s'y trouve attaché! et ce phénomène merveilleux s'opère en moins d'une minute.

Les chenilles qui viennent de changer de peau sont faciles à reconnaître à la beauté de leurs couleurs. Les poils de celles nommées *velues* croissent entre les deux membranes ; et lorsqu'ils paraissent au jour, après le dépouillement de l'insecte, ils ont acquis toute leur longueur.

Le Caurâle

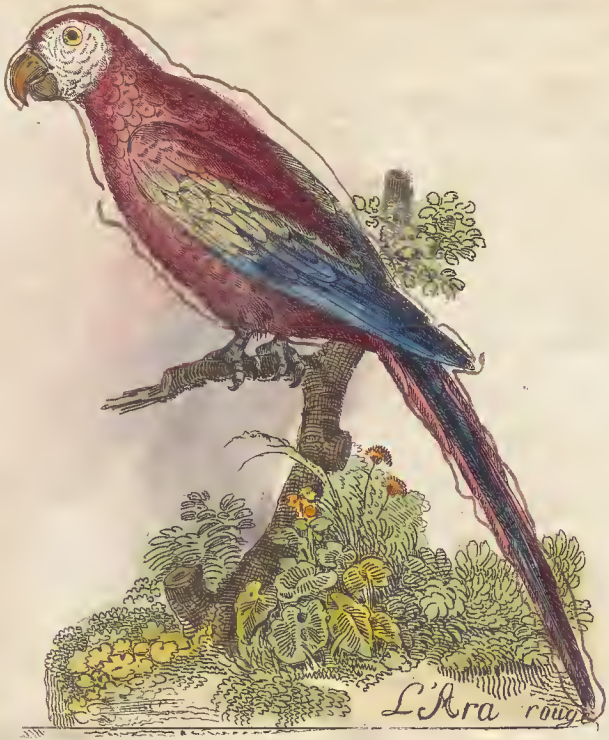
# Le Caurale.

Le caurale est de l'ordre des échassiers ; et l'on ne sait pourquoi les créoles de Cayenne ont donné à cet oiseau le nom de *Paon des roses*. Rien en lui ne retrace le bel animal que nous nommons paon. Le caurale a des teintes moelleuses et douces, riches quoique sombres, mais point cet éclat pétillant de l'or, des pierreries ; les riches nuances se multiplient et changent à chaque nouvelle position.

Le caurale est dépourvu de cette belle aigrette composée de vingt-quatre plumes, dont les tuyaux, garnis de barbes noires très rares, sont couronnées par des barbes plus longues d'un beau vert doré qui orne la tête du paon. Il ne relève ni n'étale point comme lui les pennes de sa queue, d'ailleurs beaucoup plus courte, et privée de ces beaux yeux qui ont le moelleux du velours.

On trouve le caurale, mais assez rarement, dans l'intérieur des terres de la Guiane, où il se tient sur le bord des rivières. Là, vivant solitaire et caché, il se décèle par un sifflement lent et plaintif, que le chasseur imite avec facilité pour le faire approcher. Beaucoup plus petit que le paon, sa longueur n'est que d'un pied trois pouces ; son bec, qui a vingt-

sept lignes, est noir en dessus et d'un blanc de corne en dessous; la coiffe noire qui couvre sa tête a des lignes blanches dessus et dessous l'œil. Le brun, le roux, le fauve et le gris-blanc, distribués en taches, en ondes, en zones et en zig-zag, sont les teintes de son plumage : cet arrangement de couleur est surtout remarquable sur les ailes et la queue, dont les pennes sont longues et larges.


L'Ara rouge

# Voyage de Lucien.

## CHAPITRE PREMIER.

### LE PARC DE SOMMERANGE.

Lucien n'avait jamais perdu de vue les barrières de Paris; et voilà que tout à coup son parrain l'emmène voyager avec lui, pour le récompenser d'avoir remporté à son collège un prix et deux accessit. Le terme du voyage devait être la Suisse; mais en route on s'arrêta à quelques lieues de Lyon, chez M. de Sommerange, ami du parrain de Lucien, qui possédait une superbe terre située sur les bords de la Saône.

Le jeune écolier n'avait jamais rien vu de pareil au parc de M. de Sommerange. Il était presque aussi grand que le bois de Boulogne; mais tout entrecoupé de coteaux et de vallées. Ici, c'était une vigne prête à être vendangée; plus loin, des pâturages couverts de troupeaux; et çà et là, sur la pelouse, s'élevaient des massifs d'arbres rares. Lucien ne pouvait se lasser d'admirer le feuillage argenté du bouleau, de la vallée d'Araw, tremblant au-dessus des feuilles purpurines du sephora. Plus loin, le tulipier vert, aux jolies

fleurs, au bois si odorant, était abrité du nord par un groupe de cèdres du Liban. Enfin, à droite en sortant du château, une véritable forêt de chênes et d'ormes, mais si grands et si vieux, qu'ils semblaient encore à Lucien des nouvelles connaissances.

Il y avait encore dans le parc plusieurs belles fabriques, dispersées à de telles distances, que c'était une longue promenade que de s'y rendre du château, et qu'on n'en pouvait voir qu'une dans un jour. La première que M. de Sommerange fit visiter à Lucien fut le moulin: c'était une jolie maisonnette, couverte en cailloutage de diverses couleurs; et pour rendre plus fort le courant du ruisseau d'eau vive qui faisait tourner la roue, on avait construit une écluse, par-dessus laquelle l'eau retombait en cascade.

Des deux côtés de la grève s'élevaient des roches tapissées de pervenches bleues et de clématite odorante; des saules pleureurs balançaient leur longue chevelure jusque sur l'eau, où elle se réfléchissait comme dans un miroir. Un pont rustique conduisait au moulin, où, pour comble de charme et de surprise, Lucien trouva pour meûnier et pour meûnière, au lieu de pauvres paysans, un jeune garçon et une jeune fille, qui servirent devant leur maître des fruits de toutes sortes, de beau pain blanc, et une excellente friture de goujons pêchés dans la rivière.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### LE CHATEAU DE SOMMERANGE.

Le lendemain, on partit après le déjeûner; et, suivant les routes tortueuses du bois de chênes et d'ormes, on s'achemina vers la partie du parc où l'on entretenait des bêtes fauves. Lucien courait devant son parrain et M. de Sommerange, qui marchaient posément, en savourant les douceurs d'une belle journée d'automne, et l'ombre encore épaisse que les branches centenaires formaient au-dessus de leurs têtes. Lucien courait donc, ou bien s'arrêtait pour ramasser des glands plein sa casquette, et les reverser ensuite dans le tablier d'une vieille femme, qui, à quelques pas de la route, faisait la même récolte que lui; et la vieille femme, pour reconnaître sa complaisance, lui indiquait les endroits où il trouverait des noisetiers couverts de fruits.

D'autres fois Lucien s'enfonçait dans le taillis, et là il faisait une collection de mousses, et des bouquets de bruyères à fleurs violettes. Puis, il s'asseyait sur le tronc d'un vieux hêtre, ou sur de jeunes branches enlacées, qui semblaient avoir été préparées pour servir de siège aux promeneurs. Il se serait contenté de suivre ce bois sans demander d'autre

plaisir ; mais, au détour d'une allée, les arbres s'écartant, laissèrent voir une jolie clairière, où des petites maisons, couvertes de chaume, étaient disposées. De distance en distance, des parcs, formés de barrières en bois grume, placés sur un vert gazon, renfermaient diverses espèces d'animaux rares.

Il y avait des chèvres du Thibet aux longues soies blanches comme de la neige, auprès desquelles bondissaient de jolis petits chevreaux tout blancs comme leur mère ; puis des cerfs, des biches et leurs jeunes faons. Plus loin, des élans et deux antilopes sauteurs, qui étaient bien amusans à voir parcourir leur enceinte. Enfin, deux superbes zèbres, mâle et femelle, aux regards fiers, à l'humeur sauvage, et que M. de Sommerange avait pu seul apprivoiser.

Lucien jouait de si bon cœur avec les chèvres et les biches, beaucoup plus douces que les zèbres, que son parrain demandait en riant comment on l'arracherait de la ménagerie, lorsque, sur un signe de M. de Sommerange, un valet amena devant Lucien un petit cheval lapon, tout sellé et bridé. Ce joli petit animal, qui était parfaitement dressé, se présentait de la meilleure grace à son cavalier. Il n'en fallut pas davantage pour rendre Lucien infidèle aux autres bêtes du parc : il s'élança sur le lapon, et content de galoper sur un *vrai* cheval, il reprit sans regret le chemin du château.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### LA VOLIÈRE.

Des orangeries et des serres-chaudes magnifiques dépendaient du château de Sommerange, et à l'extrémité de l'une des dernières était une rotonde treillagée en fil d'archal très fin, et qui renfermait plusieurs espèces de petits oiseaux d'Afrique et des deux Amériques. Le *septicolor* du Brésil voltigeait au-dessus de la modeste *alouette* du Bengale. Le *toucan* noir se balançait sur une branche de palmier, tandis que des petits *becs de corail* disputaient les menues graines épandues sur le sol aux coucoupés, espèce de rouges-gorges d'Afrique; enfin on voyait vivans dans cette partie de la serre la plupart des oiseaux qu'on ne trouve qu'empaillés dans les cabinets des savans.

Des vitraux réfléchissant les rayons du soleil, et des poëles habilement combinés procuraient à ces petits animaux la température de leurs pays, dont les plantes végétaient auprès d'eux. Lucien ne se plaisait pas dans cette volière; il y faisait trop chaud. Mais au-delà,

il y en avait une autre où on ne nourrissait que des oiseaux d'Europe ou des zones tempérées. Ces oiseaux étaient privés, et c'était près d'eux que Lucien passait presque toutes ses matinées, en la compagnie de madame de Sommerange. Il y avait des aras rouges et bleus qui poussaient des cris horribles à l'approche de leur maîtresse; de beaux paons qui faisaient la roue en la voyant, des faisans de la Chine, des pintades, des perruches vertes à colliers roses ou noirs, tous animaux aux brillans plumages; mais aux cris discordans, et qui faisaient trouver bien doux le chant de l'humble fauvette.

Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, disait madame de Sommerange à Lucien, pour nous apprendre combien les talens sont préférables aux charmes extérieurs.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### L'ÉTANG.

Après deux semaines passées à Sommerange, Lucien n'avait plus à visiter que l'étang de St.-Fabien, situé à l'une des extrémités de la propriété, qu'il bornait de ce côté. Un jour fut pris, du monde invité pour cette partie, et une grande pêche arrangée.

Le jour venu, toute la société monta en calèche avant neuf heures du matin, par un temps superbe. La course à travers le parc fut rapide : les voitures semblaient voler sur des routes unies et sablées. Une ferme appartenant à M. de Sommerange était bâtie au bord de l'étang de St.-Fabien. Un grand nombre d'oiseaux aquatiques, des plus belles espèces et des plus précieuses, se jouaient sur l'eau. Mais l'attention qu'on leur donnait fut bientôt distraite par l'apparition d'une flotte pavoisée qui s'avançait. Tout le monde s'élança sur les barques, en les saluant par des cris de joie; et bientôt les voiles et les rames leur firent de nouveau quitter le rivage.

Arrivé au milieu de l'étang, les lignes et les filets furent mis en jeu pour troubler le repos de ses paisibles habitans. Lucien, enchanté de naviguer, courait de la poupe à la proue du bâteau. Il prenait une ligne légère, l'amorçait, la jetait à l'eau, puis la quittait pour une ligne de fond. Bientôt, s'ennuyant de la lenteur de la pêche à la ligne, il passait du côté où l'on se servait de filet; il voulait en lancer un à son tour, et le relevait vide. Il se dépitait en voyant les autres pêcheurs amener de belles carpes ou des perches appétissantes, avec ces mêmes lignes qu'il venait d'abandonner.

« Sans adresse et sans patience, on ne prend point de poisson, » lui disait madame de Sommerange. A ce propos, Lucien sautait, embrassait la dame, et courait jouir des succès d'autrui, lorsqu'un cri de triomphe lui annonçait un beau coup de filet. Cette journée eût été bien belle pour Lucien, s'il eût pu oublier que c'était la dernière qu'il passait à Sommerange.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### LA MÉTAIRIE.

En quittant le château de Sommerange, Lucien fut conduit en Suisse par son parrain. Le soir du second jour ils arrivèrent à Genève, et dans cette ville ils prirent place sur un bateau à vapeur, que l'on aurait dit être le *Café Turc* flottant. Ils traversèrent ainsi le lac par un temps superbe. La nature est si belle, si majestueuse, qu'elle efface aisément les magnificences calculées d'un parc ; aussi Lucien ne regretta-t-il pas celui de Sommerange, et ne garda souvenir que des bontés dont ses maîtres l'avaient comblé.

Rien ne démentit, durant leur trajet, ni la sérénité du ciel, ni le calme débonnaire des eaux; ce qui est d'autant plus appréciable, que le lac est sujet à des tempêtes. Notre écolier et son parrain débarquèrent donc sans encombre dans le canton de Berne. Une voiture, louée à l'avance, les attendait sur le port, pour les conduire à la métairie de M. Harttman, qui était le but de ce grand voyage. Là, rien ne ressemblait à Sommerange : la maison, fort petite, était couverte d'un long toit en planche formant une saillie assez considérable.

Abrité par cette avance, l'escalier, qui était en dehors, conduisait à une galerie aussi en bois, régnant tout autour de la maison, et sur laquelle ouvraient les portes de tous les appartemens.

Des vases de fleurs posés sur cette terrasse, des plantes grimpantes tournant autour des piliers qui la soutenaient et retombant en festons, étaient ses seules décorations; mais de là on apercevait le lac de Genève et la cime imposante des Alpes. Quelle architecture pourrait offrir d'aussi riches ornemens?

M. Harttman vint avec sa fille au-devant de son ami. Esther Harttman était à peu près de l'âge de Lucien; elle avait l'air éveillé et intelligent d'une petite souris; et au coup d'œil que les deux enfans se jetèrent à la dérobée, on aurait pu conclure qu'ils ne seraient pas long-temps à faire connaissance.

## CHAPITRE HUITIÈME.

### LA LAITERIE.

La laiterie est la pièce principale d'une métairie suisse. Il y règne une sorte de luxe et surtout beaucoup d'élégance, bien que tous les ustensiles soient en bois; car ces grands vases de sapin, à rebords plats, et maintenus si blancs en les lavant tous les jours avec une brosse et de l'eau bouillante, sont plus jolis que les jarres de grès dont on se sert en France, et la crême qui se lève dans leurs vastes contours se montre on ne peut pas plus appétissante. De jolies cuillers du même bois, dont les manches sont souvent sculptés, servent à écrêmer; les seaux, qui ont la forme d'une hotte, se terminent par une pointe dans laquelle on a pratiqué une ouverture pour passer la main. Le porteur applique contre lui le côté haut et plat de ce seau, et par ce moyen, il n'est jamais éclaboussé par l'eau. L'extrême propreté de tous ces ustensiles les entretient de la plus agréable blancheur.

Les Suisses font peu de beurre avec le lait de leurs innombrables troupeaux. Leur prin-

cipal commerce consiste en fromages. Ils vendent aussi leur laitage, dont on fait une grande consommation dans les villes. Pour transporter cette denrée l'hiver, lorsque les chemins sont couverts de neige, les Suisses se servent de grands chariots faits avec de l'osier. Ces chariots, qui n'ont ni trains, ni roues, vont sur deux grandes lames de fer, de la forme de celles que les hommes attachent sous leurs pieds lorsqu'ils veulent patiner. Les chevaux ont aussi à leurs fers des crampons saillans que l'on nomme clous à glace, et qui les empêchent de glisser ; de plus, leurs harnais sont garnis de sonnettes destinées à prévenir de l'approche de l'équipage ; car le traîneau une fois lancé ne s'arrête pas facilement. Il est prudent de se ranger sur son passage.

Quoique la saison ne fût pas très avancée lors du séjour de M. Duval en Suisse, une neige hâtive assez abondante rendit l'emploi du traîneau nécessaire. Lucien ne l'eut pas plutôt vu préparer, qu'il voulut être de la partie. En dépit d'un froid assez piquant, dont son habit de lycéen le garantissait mal, il demanda la permission à son papa d'accompagner les laitiers, et il demeura très content de cette manière expéditive de voyager.

## CHAPITRE NEUVIÈME.

### LE MOULIN.

Le moulin ne ressemblait en rien à l'élégante fabrique du parc de Sommerange : c'était une étroite masure de terre, recouverte en planches, où une roue grossière faisait tourner la meule qui écrasait le grain. On n'avait pas eu besoin de pratiquer une écluse pour augmenter la force du courant ; car le torrent bondissait de pierre en pierre avec une impétuosité effrayante, qui ébranlait les roches sur lesquelles était posée la planche vermoulue qui servait de pont, de manière à ce qu'on la sentait frémir sous ses pieds.

Cependant Lucien, qui n'avait jamais désiré retourner au joli moulin de Sommerange, revenait aussi souvent qu'il le pouvait à celui-ci ; c'est qu'Esther lui avait fait trouver du charme à la société du vieux meûnier et de son fils Arnold, qui était si doux, si attentif et en même temps si gai. Quoique privé de la vue, le vieux meûnier était un aimable vieillard. Nul mieux que lui ne savait la chronique de Tell et les traditions des treize cantons. Il

fallait l'entendre raconter les merveilleux combats de ses aïeux ! Lucien, entre Arnold et Esther, aurait passé les jours et les nuits à l'écouter.

A peine âgé de quatorze ans, Arnold soignait son père infirme, conduisait tout le travail du moulin, chargeait les sacs sur son âne et les transportait ainsi à la ville ou à la métairie, sans jamais s'amuser en chemin. Il fallait voir comme avant de s'éloigner il prévoyait tout ce qui pouvait être utile au vieillard en son absence !

De retour au logis, Arnold employait ses momens de loisir à travailler du sapin, dont il faisait des seaux et autres vases d'une légèreté surprenante, destinés à mettre le lait. Lucien, qui aurait bien voulu être aussi adroit qu'Arnold, prenait des leçons de lui, et s'exerçait à ses côtés, tout en écoutant les récits patriotiques du vieux père. Esther se moquait sans cesse de sa gaucherie, et riait aux éclats lorsqu'il lui disait que toute son ambition était de lui laisser un ustensile de ménage, ouvrage de ses mains ; car Lucien, véritable écolier parisien, était bien éloigné d'être aussi industrieux qu'Arnold le montagnard.

# Voyage de Lucien.

## CHAPITRE DIXIÈME.

### LES POULES.

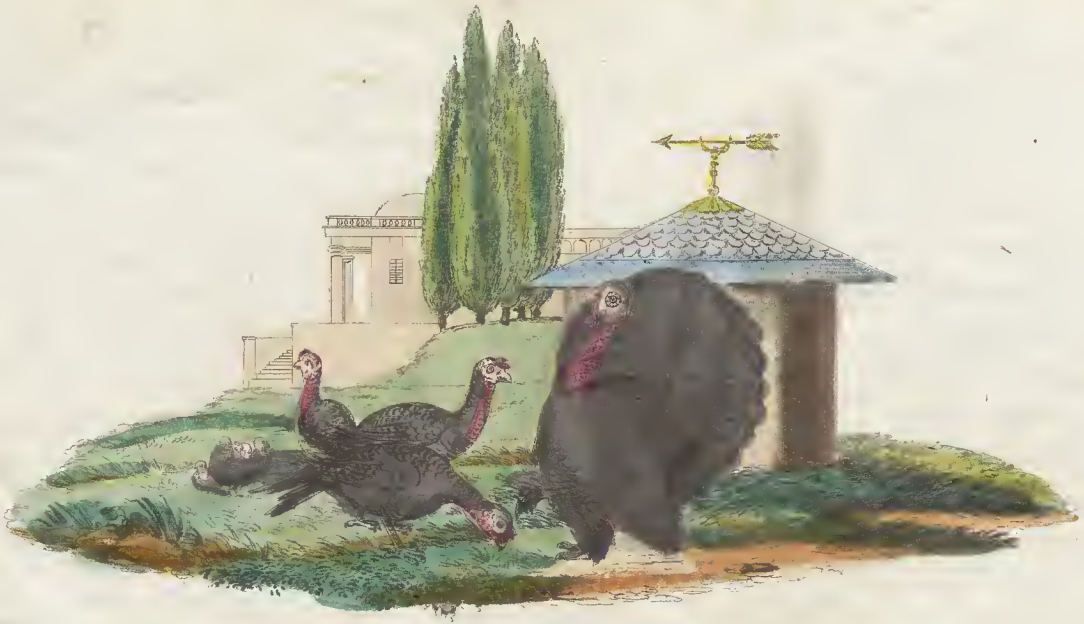
Esther était chargée du soin de la basse-cour. Lucien l'y accompagnait; mais il s'y plaisait moins qu'au moulin ou à la laiterie. — Vos poules m'ennuient avec leur caquetage éternel, disait-il à la petite ménagère; elles sont bien plus agréables à Paris où on ne les voit qu'à la broche. — Ne dites donc pas cela, Lucien; ces pauvres bêtes sont si bonnes mères! Si vous les voyiez... Dans cet instant un cri terrible retentit dans la basse-cour; les coqs agitaient les ailes en signe de détresse, et chaque volatile semblait vouloir chercher son salut dans une prompte fuite.

Une seule poule couveuse renonça à cette ressource que ses poussins ne pouvaient tenter. Elle s'accroupit, et gloussant avec d'inexprimables angoisses, elle se hâta de rassembler sous ses ailes sa nombreuse famille. Lucien, ne comprenant rien à cette panique, allait, comme de coutume, taxer les poules de stupidité, lorsque Esther s'écria : « Un oiseau de

proie ! » En effet, le redoutable animal descendait rapidement ; sa forme, à peine indiquée d'abord, devenait de plus en plus distincte. Il planait sur la poule. La pauvre mère l'attendait avec la constance d'une victime dévouée ; mais son bec entr'ouvert, ses plumes hérissées attestaient qu'elle comprenait toute l'horreur de sa situation.

Cette scène de désolation fit battre le cœur de Lucien, et rougir ses yeux. Esther avait appelé au secours, personne n'avait répondu ; elle pleurait en criant : « Ma poule ! ma pauvre poule ! » Et l'épervier affamé descendait toujours. Enfin Lucien, tout palpitant de colère, saisit une pierre ; l'écolier était bon frondeur : l'assassin, atteint dans sa course, remonte pour redescendre aussitôt ; mais chaque fois qu'il arrivait à portée, il recevait un nouveau coup. Enfin une pierre plus grosse et mieux lancée lui fracasse l'aile : il tombe tout auprès de la poule. Lucien se précipite, et pose son pied sur le cou de l'épervier, pour l'empêcher de se relever.

C'était là une belle victoire que tous les coqs célébrèrent en chantant, et dont les poules durent faire de terribles récits, à en juger par les grrça, ça, ça, avec lesquels elles s'abordèrent. Aussi, chaque fois que Lucien se plaignait de leur caquetage, Esther lui disait : « Ne comprenez-vous pas qu'elles chantent vos hauts faits ? »



## CHAPITRE ONZIÈME.

### LES DINDONS.

Deux dindons, plus colériques que vaillans, guerroyaient pour la conquête d'un grain de blé sarrazin. Sur ces entrefaites, le vieux chien Castor entra dans la basse-cour, le nez rasant la terre, la queue en trompette, et galoppant sur trois pattes, pour cause de refus de service de la quatrième. Castor, voyant le conflit, poussa aux combattans, à peu près comme ferait un maître d'école qui surprendrait deux enfans se tenant aux cheveux.

« Paix, canaille ! » ainsi aurait-on pu traduire le *houap* de Castor ; et chacun des héros emplumés de fuir de son côté avec une égale frayeur. Mais sitôt que le chien est passé on se retourne, on se menace de nouveau, on se regorge, on fait la roue ; on prend enfin des airs de triomphe, comme si on eût terrassé son adversaire. Ces dindons semblaient dire aux autres volatilles : « Admirez-nous; n'avons-nous pas bien raison d'être fiers ? Qu'êtes-vous tous, oisons, poules, pigeons, auprès d'un dindon vainqueur d'un chien ? car regardez, et

vous ne verrez plus que le petit bout de la queue de Castor. » En effet, l'animal, ne songeant déja plus aux dindons, poursuivait paisiblement sa course.

Lucien et M. Duval, qui étaient arrivés à la suite de Castor, n'avaient rien perdu de cette scène ; ils en riaient de bon cœur, l'enfant surtout, qui faisait *hu! hu!* aux dindons, en leur montrant les cornes. — C'est ainsi, dit M. Duval, que la sottise tire vanité des choses qui feraient rougir les gens de cœur ; mais, Lucien, combien ne se trouve-t-il pas d'hommes et même de nations qui se conduisent comme ces dindons! — Cela est impossible! mon parrain. —Tu crois ! réfléchis un peu, et tu conviendras que ta réponse est une fanfaronnade. Dieu, mon enfant, a donné à quelques animaux les défauts de l'homme, afin que les ayant sans cesse sous les yeux, ils puissent en apprécier les inconvéniens ; mais nous les reconnaissons très bien, nous les méprisons dans la brute, sans mieux savoir pour cela les éviter pour nous-mêmes. Viens, continua M. Duval en prenant Lucien par le bras ; viens, sans sortir de cette enceinte je vais te convaincre que le sot orgueil n'est pas le seul vice commun aux animaux et à l'espèce humaine.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

### LES OIES.

Sur le bord d'une marre assez fangeuse, lieu de plaisance d'un superbe troupeau d'oies, Esther distribuait la pâture. Il fallait voir ces animaux étendre leur long cou, tortiller sur leurs lourdes pattes ! La gloutonnerie donnait de l'agilité aux plus pesans ; ils s'aidaient de leurs ailes pour arriver plus promptement : ouvrant leurs larges becs, ils fixaient des yeux stupides sur le but, et *coin, coin, coin*, chacun se jetait sur sa proie, avalant au hasard la paille avec le grain, sans choix et sans autre pensée que d'en prendre le plus possible.

— Eh bien ! que t'en semble, Lucien ? demanda M. Duval.

— Il me semble, mon parrain, que les oies sont de vilaines bêtes voraces, ineptes, et qui ne nous ressemblent en rien.

— Moi je trouve, tout au contraire, qu'il y a fort peu de différence entre ces animaux de bon appétit et des écoliers courant à une curée de pommes vertes. Le spectacle qu'ils nous

donnent a encore plus d'analogie avec celui que nous offrait une distribution gratis, dans le temps où, sans respect pour l'humanité, on jetait au peuple des alimens sur les places publiques, en signe de réjouissance. Et enfin, mon enfant, qu'est la rapacité d'une troupe d'oies, auprès de celle que montrent des soldats se gorgeant de butin?

— Allons, dit Lucien, j'aurai désormais beaucoup de respect pour messieurs les dindons, et surtout pour messeigneurs les oies.

— Non pas, Lucien, le respect est ici inutile, et surtout la plaisanterie hors de saison. C'est au moment où l'on sent que l'on va leur ressembler qu'il faut se rappeler le mépris que ces animaux nous inspirent. Mais allons de ce côté, nous y trouverons encore de quoi poursuivre la leçon.

# Voyage de Lucien.

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### LES PIGEONS.

Esther aimait beaucoup ses pigeons, qui étaient privés, accouraient à sa voix, et venaient manger dans sa main. Un jour elle dit à Lucien : « Asseyez-vous là, que je vous raconte l'histoire de mon gros pigeon gris-gris, qui a sauvé la vie à son maître. » Et pendant qu'elle parlait, le gros pigeon était sur ses genoux. « Ne riez pas ainsi d'un air incrédule, reprit la jeune fille : ce pigeon a été élevé dans votre pays par un de nos compatriotes qui était en prison à Neuf-Brisach. Ce pauvre homme, privé de sa liberté, séparé de sa famille dont il ne pouvait recevoir de nouvelles, se mourait de douleur.

« Un jour qu'il était bien malade, il pria le médecin qui était venu le voir de faire porter son pigeon privé à mon père. Il le connaissait à peine ; mais le pauvre prisonnier aurait craint d'être refusé, s'il avait nommé un de ses proches. Mon papa, d'abord étonné de ce présent, comprit bientôt après ce que son compatriote attendait de lui. Il fit mettre gris-gris dans une cage, et tandis que le pigeon était prisonnier comme son maître, mon père

s'informa du sort de la femme et des enfans de celui-ci. Les nouvelles qu'il en reçut étaient assez bonnes, et il apprit que la femme avait l'espérance d'obtenir promptement la liberté de son mari.

« Content de pouvoir procurer quelque consolation à celui qui s'était adressé à lui, mon père écrivit une petite lettre qu'il attacha avec une soie sous l'aile de gris-gris, puis il lui rendit la liberté. Le pigeon partit à tire d'aile, retourna tout seul à Neuf-Brisach, et porta à son maître des nouvelles qui lui sauvèrent la vie.

« Un an après que le prisonnier eut recouvré sa liberté, il revint à Bâle; et, comme son projet était d'aller s'établir en Amérique avec sa famille, il nous donna gris-gris, en nous recommandant d'avoir bien soin de lui. Dans les commencemens, monsieur le coureur a bien fait encore quelques voyages en France; mais il revenait vite : il avait ici son ménage. A présent qu'il est vieux, il ne nous quitte plus du tout. »

## CHAPITRE QUINZIÈME.

### MARGUERITE.

Marguerite était une servante de M. Harttman, fille niaise, poltronne et craignant les crapauds, comme pourrait le faire une petite maîtresse parisienne. Chaque jour elle allait faucher de l'herbe avant que la rosée l'ait rendue humide. C'était la provision pour les chèvres du Thibet, que l'on ne menait aux champs que lorsque le soleil était haut sur l'horizon. Avant de mettre l'herbe dans sa hotte, Marguerite s'assurait bien qu'il n'y avait point de crapauds dans sa charge.

Une fois que, plus pressée que de coutume, elle mit moins de soin à cette recherche, il se trouva qu'elle chargea sur ses épaules un de ces animaux avec son herbe. Comme elle approchait de la maison, chantant une gaie chanson, et faisant trotter devant elle ses jolies chèvres blanches, Lucien vit le reptile qui, sortant d'entre les herbes, s'approchait en sautant du cou de Marguerite, qui était nu, selon la mode de son pays. Crier : un crapaud !

ou le laisser avancer, c'était faire mourir la pauvre fille. Lucien imagina une ruse. — Marguerite, dit-il, laissez-moi prendre votre hotte. — Oh ! non, monsieur Lucien; je suis pressée de rentrer à la maison. — Laissez-moi prendre cette fleur, dit Lucien avec plus d'instance ; c'est un *géranium tripétale ombellifère !*

A cet assemblage incohérent de mots scientifiques, Marguerite s'arrêta. — Prenez, monsieur, dit-elle en tendant sa hotte. Le généreux Lucien avança la main ; mais non sans une répugnance visible : loin du crapaud, il s'était cru plus brave. — Quelle grimace vous faites, monsieur Lucien ! c'est donc comme un fagot d'épines que cette fleur rare ? Et Marguerite tourna la tête. Dans cet instant Lucien, vaincu par le dégoût, lâcha l'animal, qui tomba sur le bras de la pauvre fille. Marguerite s'évanouit. On eut bien de la peine à la faire revenir, et elle fut plusieurs jours malade. M. Harttman fit comprendre aux enfans le danger de ces frayeurs toujours pires que le mal que l'on redoute ; et Lucien se promit de n'être plus brave à demi, afin de rendre de véritables services.

83

## CHAPITRE SEIZIÈME.

### LE CHALET.

Quoique l'automne fût déja assez avancé, les troupeaux n'avaient point encore quitté les montagnes. M. Harttman offrit à ses hôtes un voyage au chalet, pour assister aux préparatifs du départ, et voir rassembler les troupeaux qui doivent redescendre dans la vallée, pour prendre leurs quartiers d'hiver dans les étables de la métairie.

La partie ayant été acceptée avec joie, on partit monté sur des mules; et le trajet se fit moitié à cheval et moitié à pied. Les voyageurs gravissaient parfois de rudes sentiers. Les enfans s'écartaient sans cesse pour cueillir les fleurs qui ne sont nulle part aussi belles ni aussi embaumées que dans les montagnes. Et çà et là on était récompensé de ses fatigues par des points de vue magnifiques.

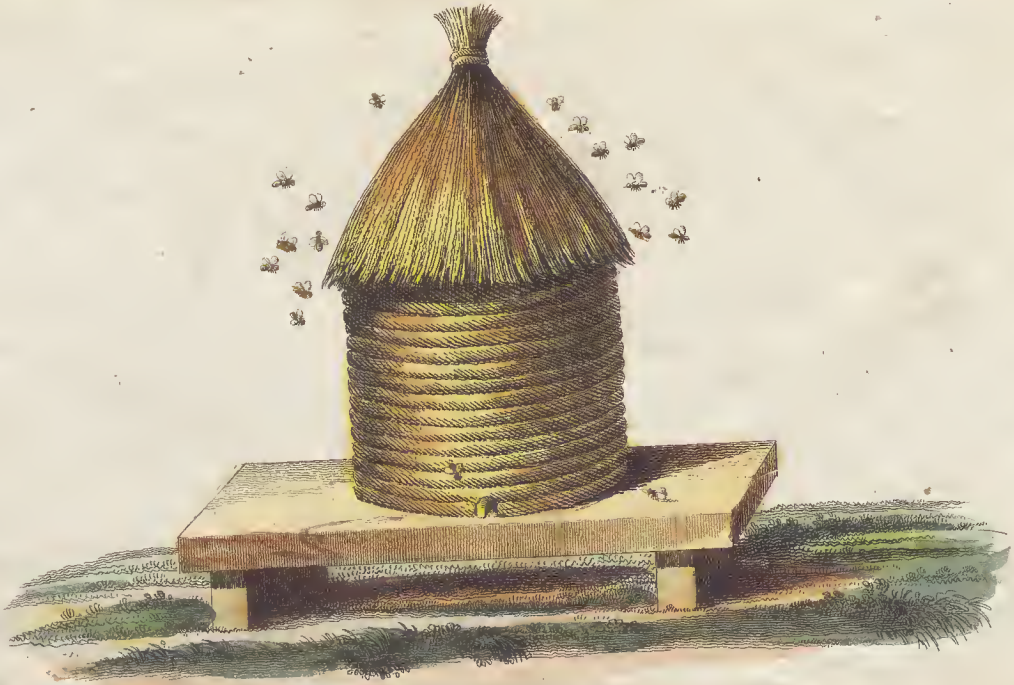
Lucien n'avait aucune idée de ces chalets construits en bois bien plus léger que celui

qu'on avait employé pour la métairie, et où les pâtres passent six mois de l'année, éloignés de leurs familles, à faire paître les troupeaux.

Ce sont les filles et les jeunes garçons qui conduisent d'ordinaire les vaches sur la montagne, parce que les hommes cultivent la terre dans les vallées, ou vont se louer en qualité d'ouvriers dans les villes, et que les ménagères restent à la maison pour la soigner. On conçoit combien le signal du retour, donné par les premières neiges tombées sur les Alpes, est accueilli avec joie par les pauvres exilés.

On pare de fleurs et de feuillages les cornes et le cou du taureau et des plus belles vaches. Le son des cornemuses se mêle au tintement de toutes les clochettes; les pâtres des deux sexes, vêtus de leurs plus beaux habits, portent sur leur tête leurs légers bagages; et, toujours chantant, ils regagnent les basses terres où les attendent leurs parens non moins joyeux de leur retour.

Lucien quitta avec regret Esther et la Suisse. Il rentra au collège bien décidé à se livrer sérieusement à l'étude; car il venait d'apprendre qu'il aurait encore bien des choses à savoir, même après avoir fait avec succès sa rhétorique.



85

Le Roi des Vautours

# Le Roi des Vautours.

Les vautours sont des oiseaux de proie qui vivent en troupes : destinés par la nature à nettoyer la terre de tous les germes de corruption, ils ne mangent que des cadavres et des immondices infectes. L'odeur de la chair corrompue les attire très loin; ils arrivent en nombre auprès des cadavres qu'ils déchiquetent par lambeaux : toutes les espèces sont admises pêle-mêle à ces dégoûtans, mais nécessaires repas.

Ils sont lâches et ne combattent guère les vivans que s'ils ne trouvent pas à s'assouvir sur les morts; alors seulement, pressés par la faim, ils descendent près des habitations et n'attaquent que les paisibles hôtes des basses-cours.

La famille des vautours est également répandue dans les trois continens; mais ils sont en plus grand nombre dans les pays méridionaux où les suites de la putréfaction sont plus à craindre. En Egypte, au Pérou, au Brésil, ils rendent les plus éminens services en nettoyant la surface de la terre des débris d'animaux morts qui, en se corrompant, infecteraient l'atmosphère; ils s'approchent des lieux habités, pénètrent dès le matin dans les villes et dans les villages : là ils se gorgent de toutes les immondices qui sont dans les

rues; tandis que dans les contrées septentrionales ils habitent les hautes montagnes.

Il existe une variété nommée *le roi des vautours*, que l'on trouve dans la partie méridionale de l'Amérique : son plumage est plus beau que celui des vautours d'Europe. On trouve aussi le roi des vautours dans la Floride ; mais il n'y paraît que lorsque des plaines ont été incendiées, soit par le tonnerre, soit par des Indiens qui mettent le feu aux herbes, afin de faire lever le gibier. On voit alors arriver les vautours de très loin : ils se rassemblent de tous côtés, s'approchent des cendres encore chaudes et y ramassent des serpens grillés, des grenouilles et des lézards. Il est alors très facile de les tuer ; car ils sont tellement occupés de leur repas qu'ils ne s'effarouchent point et se laissent approcher de très près.

Le Grimpereau de Muraille

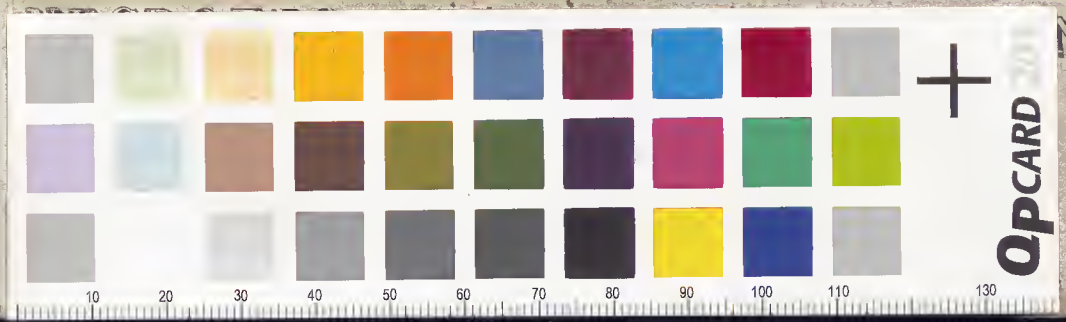
1474

86 figure su 100

# LE LIVRE

DES

# CENT IMAGES,

OU

NTES,